



Les mausolées de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge central : entre gestion d'un héritage et genèse de nouveaux modèles

Thomas Creissen

► To cite this version:

Thomas Creissen. Les mausolées de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge central : entre gestion d'un héritage et genèse de nouveaux modèles. Gallia - Archéologie des Gaules, 2019, Monumentum fecit : Monuments funéraires de Gaule romaine, 76 (1), pp.257-274. <10.4000/gallia.4560>. <hal-02321366>

HAL Id: hal-02321366

<https://hal.science/hal-02321366v1>

Submitted on 6 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No
Derivative Works - International License

Les mausolées de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge central : entre gestion d'un héritage et genèse de nouveaux modèles

Thomas CREISSEN*

Mots-clés. Annexe funéraire, christianisation, nécropole, pratique funéraire chrétienne, remploi, spolia.

Résumé. Évoquer la question des mausolées au cours du Moyen Âge revient à envisager plusieurs réalités distinctes : le devenir de ces édifices païens d'une part, l'appropriation puis l'abandon progressif du mausolée par les chrétiens de l'autre, et enfin, la conversion d'un certain nombre de mausolées païens en églises. Entre spoliation et conservation, leur devenir n'est pas partout le même, en fonction notamment de l'intérêt que présentaient les monuments dans la perspective d'un éventuel remploi. Un nombre non négligeable de ces monuments a toutefois survécu jusqu'à une période avancée du Moyen Âge. Les mausolées chrétiens connus sont surtout ceux qui

ont plus tard été transformés en églises. Leurs formes et dimensions sont variées. La plupart sont situés dans des nécropoles publiques, mais certains sont isolés à la périphérie de grands domaines privés. Progressivement, la formule est abandonnée au profit d'annexes funéraires greffées sur les églises, voire d'églises-mausolées ou bien encore de tombes anonymes implantées dans ou autour des édifices cultuels. Ces évolutions marquent l'apparition d'un nouveau traitement social de la mort. Enfin, le cas des mausolées païens transformés en églises engendre des problèmes d'interprétation : sont-ils le signe d'une christianisation d'anciennes familles païennes ou s'agit-il de remplois purement utilitaires visant à recycler des monuments désaffectés ?

Mausoleums from the end of Antiquity to the central Middle Ages: between the curation of a heritage and the genesis of new models

Keywords. Funerary annexe, Christianisation, cemetery, Christian funerary practice, reuse, spolia.

Abstract. Addressing the issue of mausoleums during the Middle Ages implies taking into account several realities: the future of pagan mausoleums, on one hand, the appropriation then the gradual abandonment of mausoleums by Christians, on the other hand, and the conversion of several pagan mausoleums into churches. Depending on their location, pagan mausoleums could be either spoliated or preserved, especially if they could be re-used as funerary monuments or as building materials. However, a significant number of these buildings still existed in the Late

Middle Ages. Among the Christian mausoleums, those that were later converted into churches are the most famous. Their shapes and dimensions are varied. Most of them are located in public cemeteries, but some of them are isolated on the edge of large private estates. Gradually, mausoleums were abandoned in favour of funerary annexes added to churches, churches-mausoleums, or anonymous burials located in or around churches. These changes reflect a new social approach to death. Finally, the conversion of pagan mausoleums into churches can be interpreted in different ways: does it reflect the Christianization of former pagan families, or merely the practical recycling of disused buildings?

Les mausolées sont généralement associés à l'Antiquité et au paganisme. Ils perdurent toutefois avec l'avènement du christianisme et l'entrée dans le Moyen Âge. Les adeptes de la nouvelle religion se sont appropriés certaines pratiques funéraires de la société antique – nécropoles hors les murs, rituels de commémoration, types de contenants funéraires et même répertoire iconographique, etc. Il n'est donc guère surprenant que les chrétiens

adoptent également la pratique courante d'expression matérielle de la mémoire gentile en érigeant des monuments funéraires, les plus fortunés ayant recours au modèle du mausolée, ici entendu comme la forme la plus ostentatoire du monument funéraire¹.

1. Pour une définition plus précise du terme, voir Laubry 2016 ; Van Andringa 2018.

* Éveha International, UMR 7324 CITERES, Laboratoire archéologie et territoires, université François Rabelais, 35 allée Ferdinand de Lesseps, F-37200 Tours.
Courriel : t.creissen@eveha-international.com

S'intéresser à la fortune des mausolées au cours de la période médiévale revient d'abord à distinguer deux points principaux : le devenir des mausolées païens d'une part, la construction et l'évolution des mausolées chrétiens de l'autre. Ces deux réalités se recoupent parfois, principalement lors de la transformation en église de certains mausolées non-chrétiens. Ce cas particulier constitue le troisième axe de cet article.

Pour l'essentiel, l'enquête se limitera à une Gaule arbitrairement cantonnée aux limites de la France actuelle, en s'autorisant toutefois quelques excursions dans les marges. Quant à la période envisagée, elle s'étale, approximativement, de la reconnaissance officielle du christianisme en 313 jusqu'au Moyen Âge central.

LE DEVENIR DES MAUSOLÉES DE L'ÉPOQUE ROMAINE AU COURS DU MOYEN ÂGE : ENTRE ABANDON, EXPLOITATION ET CONSERVATION

C'est une évidence : le paysage funéraire de l'Antiquité tardive comme celui d'une bonne partie du Moyen Âge est resté fortement marqué par le legs antique. À côté des bâtiments publics, religieux ou non, des ouvrages d'art, des enceintes comme des habitats, les mausolées concentrés aux abords des villes ou implantés au cœur des grands domaines ruraux n'ont pas brutalement disparu. Leur progressive évanescence est le fruit d'une lente évolution et le processus d'effacement, quand il existe, a pu revêtir différentes formes.

Quand leur forme architecturale le permet, ils peuvent se voir attribuer une nouvelle fonction, certains étant transformés en églises.

Un peu partout, il est probable que les monuments abandonnés aient été progressivement ruinés selon des rythmes qui varient en fonction de différents facteurs : nature de la construction originelle, position géographique, conditions climatiques. Une partie des matériaux de construction a éventuellement été récupérée au cours de cette lente dégradation.

Enfin, dans certains cas, ces mausolées ont été méthodiquement spoliés et ont fait l'objet de récupérations plus ou moins systématiques.

UN PROCESSUS DE SPOLIATION INCESSANT

En Gaule, les phénomènes de spoliation des mausolées antiques sont précoces. Les deux grands mausolées d'En Chaplix, à Avenches (Suisse), construits dans le second quart du I^{er} s., sont méthodiquement démantelés et récupérés dès la seconde moitié du III^e s., ce qui atteste l'existence d'une véritable industrie du remploi (Flutsch, Hauser 2006, p. 415-418). Pour l'Antiquité tardive toujours, l'utilisation fréquente de matériel funéraire – dont des éléments de mausolées – pour construire les murailles des villes rétractées des III^e et IV^e s. est un phénomène bien connu. Un cas particulièrement spectaculaire a pu être mis en évidence lors d'une fouille préventive réalisée à Rouen (Seine-Maritime) : plusieurs éléments d'un même mausolée ont été découverts dans l'enceinte érigée aux environs de 300 (Collectif 1995). Vers la même date, un phénomène identique est attesté

à Saintes (Charente-Maritime), à Angers (Maine-et-Loire) ou à Nantes (Loire-Atlantique) (Ferdrière 2012, p. 19). À Cucuron (Vaucluse), la récupération du mausolée est probablement intervenue dès le IV^e s. (Moretti, Tardy 2002, p. 38)² et, toujours en Provence, les fouilles réalisées sur la nécropole méridionale d'Arles (Bouches-du-Rhône) ont permis d'identifier plusieurs mausolées richement ornés, largement spoliés au cours de l'Antiquité tardive (Heijmans 2008). Il est également possible de mentionner le cas du grand mausolée récemment découvert à Carcassonne (Aude), dont toute une partie des blocs de grand appareil a été récupérée pendant la même période³. Dans les fondations du premier lieu de culte identifié sur le site de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), daté du VI^e s., plusieurs blocs provenant d'un mausolée ont été retrouvés (Lavagne 2004 ; Wyss 2015). À La Souterraine (Creuse), un mausolée du III^e s. a été largement spolié au cours du haut Moyen Âge pour la construction d'un nouvel édifice, vraisemblablement cultuel (Roger, Boulesteix 2012, p. 297-301).

En définitive, le phénomène de spoliation se manifeste sans discontinuité entre la fin de l'Antiquité et le premier Moyen Âge.

En dehors des blocs découverts dans les murailles ou les fondations d'édifices cultuels, d'autres usages sont attestés pour les remplois. De nombreux sarcophages du haut Moyen Âge ont ainsi été sculptés à partir de blocs provenant d'anciens monuments funéraires (Creissen, Roger 2011). Le cas est notamment bien attesté au sein de la nécropole des Dunes de Poitiers (Vienne) où plusieurs mausolées – et/ou enclos ? – ont été partiellement démantelés pour y tailler des sarcophages, enfouis ensuite à proximité. Certains blocs, en cours de taille mais abandonnés sur place, ont été découverts lors des dernières fouilles archéologiques (Vigot 2008 ; 2012)⁴.

Dans tous ces cas précoces, l'essentiel des monuments a été spolié, seules les fondations ou les premières assises étant généralement épargnées.

Aux abords de Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne), les fouilles archéologiques récemment menées sur le site du grand mausolée d'Herrane illustrent un autre cas de figure⁵. Ce monument est resté en partie conservé jusqu'à la fin du XIX^e s., mais il a vraisemblablement été spolié dès l'Antiquité tardive, époque à laquelle les éléments du décor plaqué, au moins pour partie en marbre, ont été récupérés (pour être transformés en chaux ?). Le noyau en blocage a été laissé en place, car plus difficile à exploiter⁶. Un phénomène apparenté peut être envisagé pour la pyramide de Couhard, à Autun (Saône-et-Loire), ou bien encore pour la pile funéraire d'Authon-Ébéon (Charente-Maritime) : dans les deux cas, le blocage a été laissé sur place tandis qu'étaient récupérés le revêtement de calcaire

2. Yann Codou situe la récupération dès la seconde moitié du II^e s. (Codou 2012, p. 324).

3. <https://www.inrap.fr/une-villa-et-un-mausolee-antique-decouverts-carcassonne-5004> ; voir aussi, dans le présent dossier, l'article de R. Pellé.

4. Lors de la fouille, plusieurs blocs brisés ainsi que des fragments ont été retrouvés : ceci indique que les blocs ont été en partie débités et façonnés sur place. Ces informations se trouvent dans les rapports de fouille. Une publication complète du site est en cours.

5. Voir l'article de W. Van Andringa dans le présent dossier.

6. L'ensemble a finalement été dynamité à la fin du XIX^e s.

tendre dans le premier cas et le parement en grand appareil dans le second (Moretti, Tardy 2002, p. 33)⁷.

Malgré ces attestations précoces, tous les mausolées n'ont pas été spoliés au cours de l'Antiquité tardive ou du haut Moyen Âge. Certains sont restés inscrits dans le paysage jusqu'à une période plus ou moins avancée, dans un état de conservation difficile à apprécier et avec un statut juridique inconnu. Preuve en est que plusieurs sont mentionnés ou représentés dans les sources textuelles médiévales ou modernes.

Ainsi, au XII^e s., le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* évoque, à propos de la nécropole des Alyscamps d'Arles, les « [...] tombes de marbre [...] si grandes, alignées sur la terre. Elles sont d'un travail varié, portant d'antiques inscriptions sculptées en lettres latines, mais dans une langue inintelligible »⁸. Cette description semble se rapporter à certains mausolées. Ceux attribués aux évêques d'Autun sont mentionnés dans plusieurs sources du XVI^e s.⁹. À Autun toujours, jusqu'au XVIII^e s., un grand mausolée connu sous le nom de « temple de Pluton » se dressait à proximité de la porte d'Arroux (Moretti, Tardy 2002, p. 33). Ce n'est qu'en 1778 que la « Tour de l'Horloge », grand mausolée du I^{er} s. implanté contre l'enceinte d'Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), a finalement été démantelé (Moretti, Tardy 2002, p. 31).

Enfin, certains de ces monuments funéraires sont toujours visibles : le cénotaphe de *Glanum* (Bouches-du-Rhône) est bien conservé¹⁰ et il en va de même pour le monument de Cinq-Mars-la-Pile (Indre-et-Loire) avec une pile funéraire haute de 29 m, qui domine encore la vallée de la Loire (Marot 2008). Plusieurs constructions semblables à cette dernière – parfois assez bien conservées – marquent encore le paysage du Sud-Ouest de la France (Clauss-Balty 2016). Quant au mausolée de Lanuéjols, bien que partiellement ruiné, il demeure assez largement préservé (Moretti, Tardy 2002, p. 42).

En dehors de ces témoignages épars, ce sont également les nombreux emplois provenant de mausolées que l'on trouve dans les églises romanes ou gothiques qui, indirectement, paraissent attester cette « bonne conservation » d'une partie de la parure funéraire antique jusqu'à une période avancée du Moyen Âge. En effet, pour que des matériaux provenant d'un même monument aient pu être réutilisés en aussi grande quantité, il faut concevoir que les bâtiments dont ils proviennent étaient encore au moins visibles, sinon bien conservés, à la veille de cette réutilisation. Une enquête – non exhaustive – réalisée dans les limites du Limousin actuel a montré que plus de 30 édifices romans ou gothiques incorporent des éléments antiques réemployés, très probablement issus de mausolées (Creissen, Roger 2011). Dans certains édifices, plusieurs dizaines de blocs sont présents : c'est le cas au XI^e s. pour l'église Saint-Thyrse de Châteauponsac



Fig. 1 – Détail du chevet de l'église Saint-Pierre à Rancon (Haute-Vienne) (cliché : T. Creissen, Éveha International, université de Tours).

(Haute-Vienne). Pour une période comprise entre les XI^e et XII^e s., il est possible de citer les cas de Rancon (Haute-Vienne) (fig. 1), Lupersat, Glénic, Saint-Moreil (Creuse), etc. Au total, une petite dizaine d'édifices limousins sont concernés par ce phénomène. Dans le cas de Rancon, comme de Châteauponsac, certains éléments de mausolées sont également réemployés en grand nombre au sein des ponts médiévaux. À Châteauponsac, des éléments d'un mausolée semblent incorporés à l'une des portes monumentales de la cité médiévale.

Dans la même région, deux mausolées-temples des II^e-III^e s. construits en grand appareil, largement démantelés, sont encore présents sur le site des Cars (Corrèze), mais certains blocs manquent (Paillet, Tardy 2006). Il a été possible de constater que les monuments ont fait l'objet d'un démontage systématique. Une partie des pierres était soigneusement alignée au moment de la redécouverte du site, ce qui atteste un travail de tri. D'autres ont probablement été transportés pour être réemployés en des lieux non encore identifiés. Cette entreprise de récupération a pu intervenir durant le Moyen Âge (Paillet, Tardy 2006), époque au cours de laquelle l'ancien coffre cinéraire semble avoir été transféré dans l'église voisine de Barsanges pour y servir de bénitier (Creissen, Roger 2011, p. 70).

La présence de réemplois antiques, dont certains provenant de mausolées, s'observe dans d'autres régions : une enquête réalisée dans le Velay montre que le phénomène y est assez fréquent (Foulquier, Nectoux 2012) et plusieurs autres cas s'observent autour de Saint-Étienne (Loire), notamment en façade de l'église de Saint-Just-Saint-Rambert. À Saint-Romain-le-Puy (Loire), l'édifice imite les procédés de constructions antiques et quelques éléments anciens paraissent réemployés (Raynaud, Parron 2012) (fig. 2). Enfin, dans la région pyrénéenne, il est possible d'évoquer l'église romane de Saint-Just-de-Valcabrère (Haute-Garonne) dont les maçonneries intègrent nombre de réemplois, en particulier une impressionnante quantité de fragments de cuves et de couvercles de sarcophages, mais aussi de possibles vestiges de mausolées romains (Schenk-David 2003)¹¹. Il ne fait guère de doute que la multiplication des enquêtes permettrait d'étoffer le corpus de manière importante.

7. La datation de ces récupérations n'est toutefois pas connue.

8. Cité par P.-A. Février, dans Duval dir. 1995, p. 119.

9. « [...] à chaque angle de son carré (il) est bâti de grosses pierres de taille de la longueur et portée qu'est la largeur de son carré, laquelle largeur est seulement de neuf pieds et demi, et en tout sens de quarante pieds. Quant à la hauteur, elle est peut-être de quinze pieds, mais est aisé de voir, qu'elle a été notamment diminuée... au-dedans de la chapelle il se voit un tombeau de marbre fait de la même façon que ceux du cimetière relevé en bosse dessus » ; à propos de ce même monument, un autre auteur indique qu'il devait à l'origine être coiffé d'une pyramide (Sapin 2012, p. 332).

10. Dès 1080, il est évoqué dans une source qui mentionne l'« *ecclesiam Sancti Petri quae dicitur ad Mausoleum* » : Delestre, Salviat 2015, p. 27.

11. Dans la commune voisine de Saint-Bertrand-de-Comminges, des éléments antiques sont réemployés au chevet de l'église Saint-Julien comme pour le soubassement de la cathédrale romane, mais leur provenance n'est pas connue.



Fig. 2 – Église de Saint-Romain-le-Puy (Loire), détail du chevet (cliché : T. Creissen).

En l'état actuel, deux grands moments semblent se dessiner pour les récupérations : le premier concerne l'Antiquité tardive, principalement du ^v^e jusqu'au ^{vii}^e s. si l'on prend en considération les remplois destinés à la confection de sarcophages ; l'autre englobe une vaste période allant du début du ^{xi}^e s. jusqu'au ^{xiii}^e s.¹² Après cette date, les remplois paraissent plus rares, probablement parce que l'évolution de l'économie de la construction les rendait moins utiles mais aussi, peut-être, parce que la matière première en était venue à se raréfier.

DES MAUSOLÉES POUR LES CHRÉTIENS : QUELLE RÉALITÉ MATÉRIELLE EN GAULE ?

Commençons par un rappel très général. Si plusieurs auteurs chrétiens soulignent l'inutilité de la pompe funèbre et condamnent le luxe des tombeaux¹³, certains chrétiens se sont assez rapidement affranchis de ces interdits. Dès le ⁱⁱⁱ^e s., les catacombes romaines attestent l'existence de riches tombeaux

chrétiens (Fiocchi Nicolai *et al.* 2000) et, dans la même ville, les premiers mausolées chrétiens identifiés de manière certaine appartiennent au début du ^{iv}^e s.¹⁴, le phénomène prenant de l'ampleur après la Paix de l'Église de 313¹⁵. L'apparition des mausolées chrétiens en Gaule s'inscrit bien évidemment dans ce mouvement plus général.

MAUSOLÉES CHRÉTIENS DE GAULE

Sans entrer dans le détail des particularismes régionaux depuis longtemps relevés en matière de pratiques funéraires¹⁶, il est possible de présenter à grands traits un état des connaissances relatif à la question des mausolées chrétiens ou considérés comme tels au sein de l'espace gaulois. Précisons d'emblée que le propos étant centré sur la réalité matérielle de ces mausolées, les sources textuelles ne sont guère exploitées, une synthèse sur la question restant à faire¹⁷.

L'énumération, fastidieuse et nécessairement succincte, s'efforce d'être la plus exhaustive possible de manière à établir un corpus permettant de servir de base à des recherches futures. Il s'agit également de dégager des caractéristiques communes à ces monuments éparpillés en divers endroits du territoire national.

Pour l'essentiel, les mausolées considérés comme chrétiens sont ceux qui ont plus tard été transformés en églises. Ils seront évoqués dans une première partie au sein de laquelle seront distinguées les constructions érigées dans des nécropoles collectives et celles associées à des nécropoles familiales, le plus souvent implantées à la périphérie de grands domaines ruraux ; la distinction n'étant pas toujours évidente, comme on le verra. Ce tour d'horizon sera finalisé en évoquant la progressive confusion entre édifice cultuel, monument funéraire et mausolée à travers l'évocation de certaines annexes funéraires et de chapelles funéraires pour lesquelles il est difficile de savoir si le terme de mausolée est encore approprié.

MAUSOLÉES « CHRÉTIENS » TRANSFORMÉS EN ÉGLISES AU SEIN DES NÉCROPOLES PUBLIQUES ET PRIVÉES

En suivant une progression géographique aléatoire, ce rapide tour d'horizon commence par les cas les mieux assurés pour se clore sur les cas plus problématiques.

Le cas des nécropoles publiques

Dans l'espace aquitain, sur le site de Saint-Seurin à Bordeaux (Gironde), les fouilles archéologiques ont révélé l'existence d'une structure modeste prenant place au sein d'une ancienne nécropole, localisée sous l'église actuelle (fig. 3). Il s'agit d'un

12. Dans son enquête consacrée à la ville de Limoges (Haute-Vienne), J.-P. Loustaud distinguait trois phases : Antiquité tardive, environs de l'an Mil et ^{xiv}^e s., la dernière phase étant liée à un chantier bien particulier, la reconstruction de la partie effondrée du clocher de la cathédrale (Loustaud 2007, p. 96).

13. Saint Jérôme loue la simplicité du sépulcre de Paul de Thèbes, en insistant par ailleurs sur le fait que le luxe dans la mort peut même constituer un obstacle pour l'entrée au paradis : « Paul gît enseveli sous une vile poussière, mais il ressuscitera pour la gloire ; vous, sur qui pèsent de laborieux mausolées, vous brûlerez [dans la géhenne] avec vos richesses » (saint Jérôme, *Vie de saint Paul*, p. 29). Saint Augustin paraît défendre des idées proches. Dans un passage de *La Cité de Dieu*, il exalte la modestie des sépultures, jugeant que la richesse du sépulcre importe peu au bon chrétien (saint Augustin, *La Cité de Dieu*, I, 12). Poussant le raisonnement à l'extrême, Augustin affirme que les chrétiens n'ont à vrai dire pas besoin de tombe : « Les fidèles ne perdent rien lorsque la sépulture est refusée à leur corps » et il estime que la pompe des funérailles comme la construction de monuments splendides n'ont rien à voir avec la foi chrétienne (*De cura pro mortuis gerenda*, cap. 9 ; cité dans Lauwers 2016, p. 96). Pourtant, en désaccord apparent avec Jérôme, le même concède que si ces « coutumes » ne sont d'aucune utilité, elles ne nuisent pas aux défunts et servent avant tout de consolation aux vivants, justifiant de ce fait leur existence : extrait du *Sermo* 172, cité dans Lauwers 2016, p. 96. Voir cet ouvrage ainsi que celui de R. Marcoux, 2016, sur l'évolution de la notion de tombeau au cours du Moyen Âge.

14. Le plus ancien mausolée de plein air chrétien pourrait être le monument M de la nécropole du Vatican : voir Menna 2006.

15. L'époque est notamment marquée par la construction des grands mausolées circulaires commandités par et pour des membres de la famille impériale : Brandenburg 2005 ; Caillet 2012.

16. Sur ce point, pour une présentation rapide, voir Young, Perrin 1991.

17. Pour un premier aperçu sur le sujet, voir les différents volumes de la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du ^{viii}^e s.* publiés depuis 1972.



Fig. 4 – Restitution du paysage funéraire de Limoges/Augustoritum (Haute-Vienne) au IV^e s. ; le mausolée de Saint-Martial est en 16, celui de la Courtine en 18. Les monuments se dressent à la périphérie de la ville, à l'emplacement d'un ancien quartier désaffecté (DAO : Studio Différemment).

édicule quadrangulaire mesurant 3,50 x 4,50 m et terminé par une sorte d'abside à pans coupés profonde de près de 0,80 m (Michel 2012). Son élévation peut difficilement être restituée. Plusieurs inhumations sont présentes dans le sous-sol ; l'ensemble pourrait remonter au IV^e s.

Dans cette même région, un secteur anciennement urbanisé de Limoges est transformé en nécropole dans le courant du III^e s. En son sein, le mausolée attribué à saint Martial correspond à un grand bâtiment semi-hypogée de 14 m de long comportant plusieurs espaces funéraires (J. Perrier *in* Collectif 1995, p. 139-145 ; Loustaud 2007) (fig. 4). Sa construction est située aux alentours de 300 et l'ensemble a plus tard été intégré au complexe monastique de Saint-Martial. À proximité, des vestiges pouvant appartenir à d'autres mausolées sont conservés dans la crypte archéologique et associent quelques blocs de grand appareil à des murs en petit appareil.

Dans l'Ouest toujours, mais plus au nord, plusieurs mausolées ont été retrouvés au sein de la nécropole de Saint-Hilaire de Poitiers, dont l'un est daté du V^e s. (Boissavit-Camus, Alexis-Moury 2012, p. 310-311). Mesurant 5 x 5 m, il contenait 3 sarcophages. Plusieurs sépultures ont été implantées autour par la suite. Un lieu de culte chrétien pourrait avoir été assez tôt associé à cet ensemble, ce qui pourrait indiquer que les commanditaires du premier monument étaient déjà chrétiens.

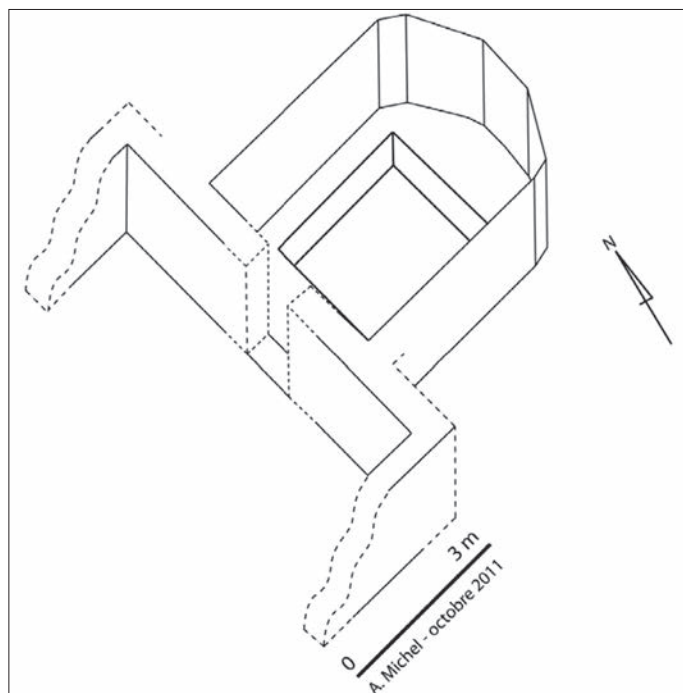


Fig. 3 – Saint-Seurin de Bordeaux (Gironde), le mausolée primitif (Michel 2012, fig. 3).

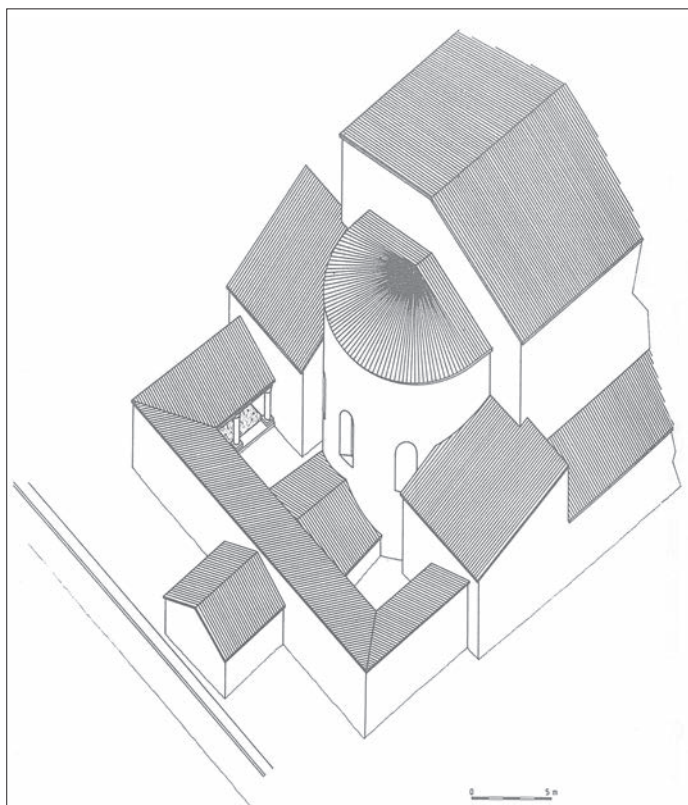


Fig. 5 – Proposition de restitution du chevet de Saint-Pierre de Vienne (Isère) au V^e s. (F. Joubert, d'après M. Jannet-Vallat, in Duval 1995, p. 259).

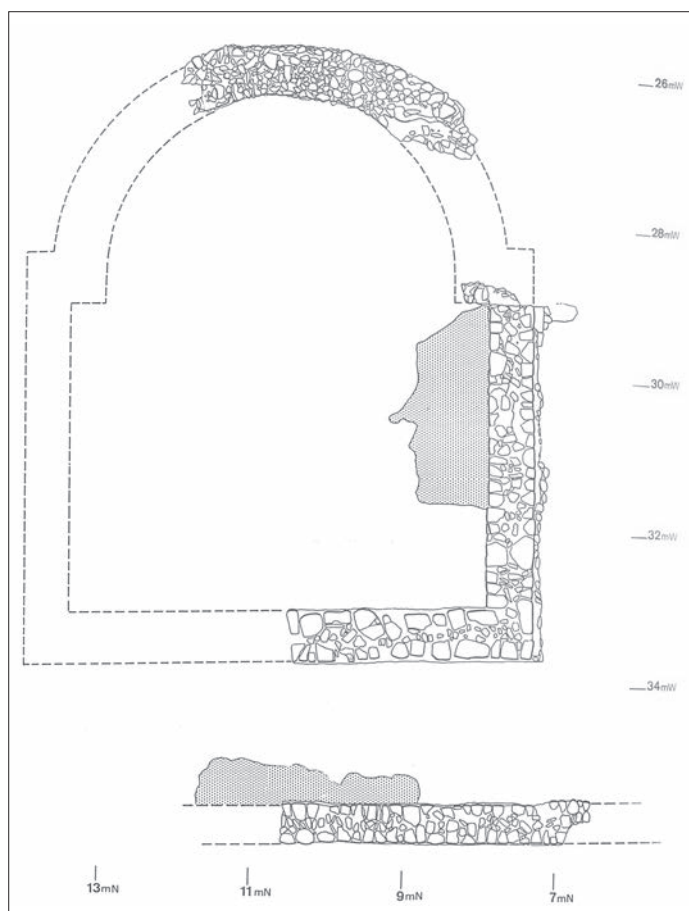


Fig. 6 – Le mausolée de Saint-Just à Lyon (Rhône), plan du monument initial (Reynaud et al. 1989, p. 1492, fig. 9).

Dans la partie orientale de la France cette fois, les fouilles réalisées à l'intérieur comme aux abords de l'église Saint-Pierre de Vienne (Isère) sont d'interprétation complexe car publiées de manière très incomplètes (M. Jannet-Vallat, in Duval dir. 1995, p. 254-266). Un premier mausolée quadrangulaire – 4 x 4,30 m – aurait existé dès le IV^e s. (bâtiment E), aménagé dans une possible nécropole. Peu après (?), un oratoire a pu être construit plus à l'ouest avant que la grande église – pour partie encore conservée – ne soit érigée dans le courant du V^e s. Le mausolée d'origine aurait alors été incorporé au chevet de la basilique sous la forme d'une crypte hors œuvre (fig. 5). Mais la datation comme l'interprétation de tous ces éléments sont loin de faire l'unanimité. Il est en tout cas avéré que l'ensemble du complexe continue à être un lieu d'inhumation privilégié une fois la grande église construite. Dans ce contexte, un bâtiment à abside reconnu au chevet de l'église est interprété comme le lieu de sépulture de l'évêque Pangathius (vers le milieu du VI^e s. ?) : il s'agirait d'un mausolée-oratoire commandité par ce dernier. Fonction culturelle et fonction funéraire se confondent ainsi au sein d'un même édifice, qui devient à son tour un espace d'inhumation (voir *infra*, p. 266-267).

Dans cette même région, à Lyon (Rhône), plusieurs mausolées dont la construction s'échelonne entre les II^e et VII^e s. ont été identifiés au sein des nécropoles de Saint-Just et Saint-Irénée (Raynaud 2012, p. 341). S'ils sont parfois présentés comme chrétiens, ceci ne peut être totalement démontré : l'hypothèse est fragile pour les II^e-III^e s., hautement probable pour les V^e-VII^e s., incertaine entre ces périodes. À Saint-Just, l'un des mausolées, daté des environs de 380 et plus tard surmonté par l'église éponyme, était très certainement chrétien. Il consiste en une « nef » de 5,30 m de long pour 6,50 m de large coiffée par une abside semi-circulaire (fig. 6). Il était probablement précédé par un portique. Dans un second temps, une grande basilique a été construite à proximité. Enfin, dans le courant du V^e s., cet édifice cultuel comme le mausolée sont finalement intégrés au sein de la grande église Saint-Just, connue par des sources textuelles anciennes et révélée par des fouilles archéologiques.

Plus à l'est, le site de Saint-Laurent, à Grenoble (Isère), offre un autre cas de figure particulièrement remarquable. Il correspond à une nécropole péri-urbaine dans laquelle plusieurs mausolées du IV^e s. ont été retrouvés, concentrés dans ce qui pourrait être la partie aristocratique de la nécropole (Colardelle 2012). Les monuments, quadrangulaires, mesurent 3 x 4 m pour le plus vaste et ils peuvent être chrétiens comme païens. Au début du V^e s., un grand monument de 12 x 13 m est érigé dans ce même secteur. Son plan est complexe : il est semi-hypogée et comporte un vestibule (fig. 7). Plusieurs fois remanié, cet édifice est à l'origine de la construction d'une église cruciforme au cours du VI^e s. L'interprétation du monument initial est à vrai dire délicate : est-ce un mausolée « tardif », appartenant à un membre éminent de la communauté chrétienne qui serait à l'origine de la construction d'une succession de lieux de culte, ou bien faut-il au contraire y reconnaître, dès sa création, un *martyrium* destiné à exalter le souvenir d'un martyr non identifié qui aurait été inhumé auparavant dans la nécropole ?

En Bourgogne, il est possible que le secteur dans lequel est implantée l'église Saint-Pierre-l'Estrier d'Autun ait été occupé par une nécropole de l'Antiquité tardive dans laquelle plusieurs mausolées auraient été construits, certains ayant abrité les

dépouilles des premiers évêques de la ville (Sapin 2012, p. 332 ; voir *supra*, n. 9)¹⁸. Les fondations de l'un d'eux ont été reconnues à l'ouest de l'église à laquelle il aurait été associé. Il mesure 8,50 x 6,50 m et comporte deux espaces distincts.

Toujours dans la même région, Grégoire de Tours rapporte que Bénigne, martyr de Dijon (Côte-d'Or), avait été inhumé dans un hypogée abritant son sarcophage (Sapin 1998, p. 56). Par la suite, l'évêque Grégoire de Langres fait restaurer la voûte de cet hypogée et construire un lieu de culte au-dessus en 535. Si la véracité du récit n'est pas attestée, il semble envisageable qu'un mausolée implanté dans l'une des nécropoles péri-urbaines de Dijon ait été considéré comme le sépulcre de Bénigne, et avait de ce fait été magnifié au cours du VI^e s. Une étude récente a permis de mettre en évidence un mausolée localisé à l'est de la rotonde de Guillaume de Volpiano, daté par ses inventeurs du V^e ou du VI^e s. et donc très probablement chrétien (Sapin 2012, p. 333-334). Il mesure 4,40 x 4,18 m. Son implantation cadre mal avec ce que les sources textuelles nous disent du tombeau de Bénigne. Ce monument correspond vraisemblablement à un autre mausolée chrétien, peut-être « attiré » là par la présence voisine du corps saint.

Plus au nord, dans les abords d'Alésia (Côte-d'Or), une église dont la construction paraît remonter aux environs de 500 surmonte un mausolée quadrangulaire mesurant 3,50 x 5 m (C. Sapin, P. Walhen, in Barruol dir. 1998, p. 49-54). Ce dernier, probablement pour partie en bois (Sapin 2012, p. 331), est implanté le long d'une voie antique. Le site a conservé sa vocation funéraire après la construction de l'édifice cultuel.

À Tavers (Loiret), une grande nécropole paraît se développer à partir du IV^e s. (J.-F. Baratin, in Barruol dir. 1996, p. 122-124). Elle serait associée à une série de *villae* disséminées dans les environs et fonctionnerait comme une nécropole publique. Un mausolée semi-enterré pourrait y avoir été aménagé dès le IV^e s. (fig. 8). Il mesure 7 x 4,80 m, ses murs sont épais de 0,60 m et il était couvert d'une voûte en berceau. Par la suite, il continue à servir de lieu d'inhumation avant d'être possiblement transformé en édifice cultuel au cours du VI^e s., ce qui se traduit par l'adjonction d'une abside semi-circulaire à l'est.

L'exemple le plus septentrional de ce premier inventaire est celui de Saint-Quentin (Aisne) où a pu être documentée l'évolution du site depuis la construction du mausolée primitif (milieu IV^e s. ?) jusqu'à la grande église, en passant par une *memoria* des environs de 400 (Sapin 2012, p. 331-332). Le premier mausolée semble avoir été bien modeste. À l'époque carolingienne, il a été intégré à un système de cryptes.

Quelques autres cas d'interprétation plus complexe pourraient appartenir à la catégorie des mausolées chrétiens implantés dans des nécropoles publiques préexistantes. En Aquitaine, il est possible d'évoquer le monument construit au-dessus de la tombe de saint Martin de Brive (Corrèze), martyrisé au début du V^e s. Les fondations du monument évoqué par Grégoire de Tours auraient été retrouvées lors de fouilles réalisées dans les années 1980. Il mesurait 5 m de large pour une longueur de 11 m, mais la publication n'est pas toujours très claire (G. Cantii,

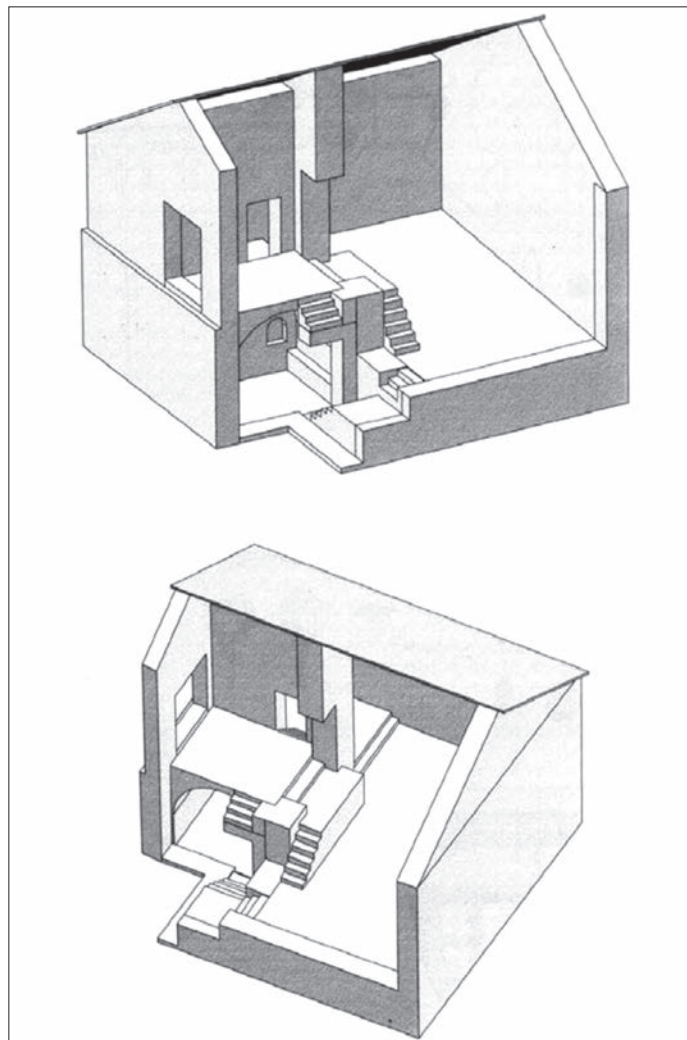


Fig. 7 – Saint-Laurent-de-Grenoble (Isère), axonométries du mausolée B (T. Pio, in Colardelle 2012, fig. 3).

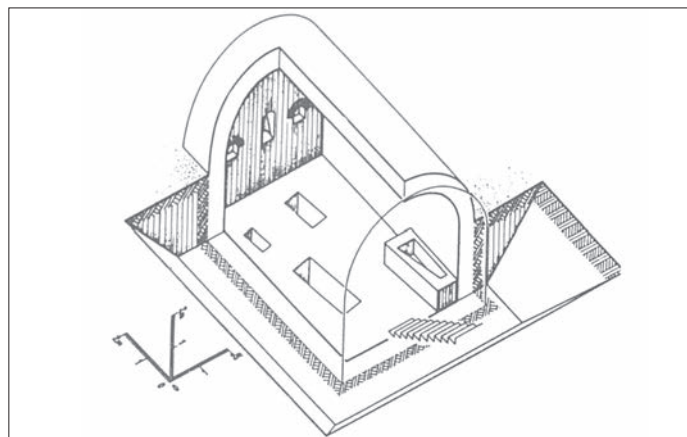


Fig. 8 – Le mausolée de Tavers (Loiret), proposition de restitution du monument d'origine (P. Premillon, Service départemental d'archéologie du Loiret, in Barruol 2016, p. 124).

in Barruol dir. 1996, p. 134-138). Si l'existence en ce lieu d'une nécropole associée à l'agglomération antique ne peut être totalement écartée, les fouilles archéologiques récemment réalisées sur ce site ont montré que l'occupation funéraire semble en réalité se développer après l'établissement de ce premier « mausolée » (Barbier *et al.* 2013).

18. La description des vestiges n'est pas toujours facile à suivre. Ces monuments sont encore décrits au cours de la période moderne et les témoignages soulignent la richesse de leur décor, laissant envisager l'existence d'un couronnement pyramidal pour l'un d'eux.

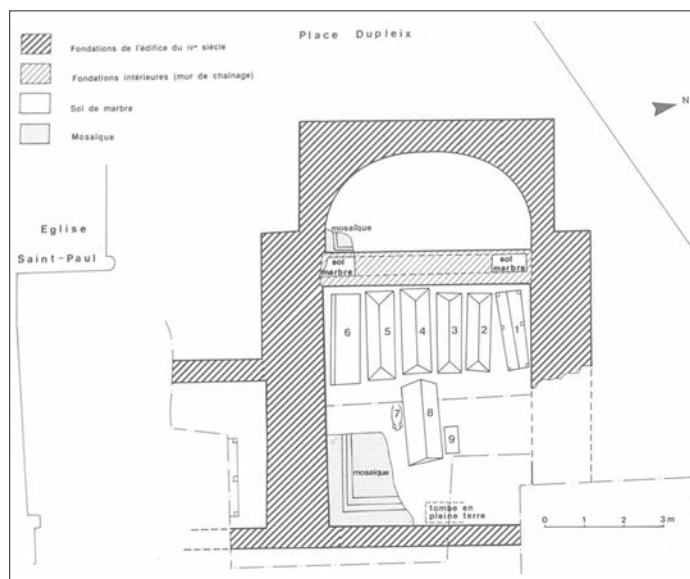


Fig. 9 – Narbonne (Aude), interprétation des vestiges archéologiques du monument à abside de la place Duplex (H. Delhumeau, d'après D. Garcia, in Duval 1995, p. 40).

Les résultats des fouilles du site de la Gravette, à l'Isle-Jourdain (Gers), demeurent un peu confus (J.-P. Cazes, in Barrool dir. 1996, p. 155-159). Deux aires funéraires antiques ont été identifiées à proximité d'une voie qui desservait cette petite agglomération routière. Un grand enclos funéraire qui pourrait remonter au II^e s. est agrémenté d'une « *memoria* » – comprendre un mausolée ? – à une date mal cernée. Par la suite, ce bâtiment qui mesure 6,10 x 3,30 m est doté d'une abside, puis transformé en église entre les V^e et VI^e s. La vocation funéraire se maintient à l'issue de ces réaménagements.

Toujours dans le sud, un édifice pouvant correspondre à un mausolée a été découvert dans l'une des nécropoles de Narbonne (Aude) (Y. Solier, in Duval dir. 1995, p. 39-42). Sa nef mesure 6 x 5,30 m et se termine par une abside semi-circulaire inscrite dans un chevet droit (fig. 9). Les murs latéraux sont très épais – 1,50 m –, ce qui paraît excessif, même pour un monument voûté. Le sol est recouvert de mosaïques à décor géométrique et de nombreux sarcophages, dont certains à décor chrétien, sont présents. Le monument, un temps considéré comme un mausolée païen réutilisé, pourrait être une construction chrétienne des environs de 400, *martyrium* ou mausolée familial.

Pour le nord de la Gaule, la basilique des Saints-Apôtres de Paris, commanditée par Clovis et Clotilde, pourrait avoir été créée autour de la tombe de Geneviève, elle-même érigée dans une nécropole préexistante (P. Perrin, in Barrool dir. 1998, p. 159-164). Mais les sources textuelles ne sont pas claires et aucune donnée matérielle ne conforte l'hypothèse de l'existence d'un mausolée primitif¹⁹.

En Alsace, une « nécropole » utilisée dès le I^{er} s. paraît attestée sur le site de Marmoutier (Bas-Rhin). En son sein ont été retrouvés les vestiges d'une *memoria* datée de l'« époque romaine », sans plus de précisions cependant (E. Kern, in Barrool dir. 1998, p. 35). Il est difficile de savoir à quoi correspondait

l'occupation antique liée à la nécropole et surtout quel lien unit la possible *memoria* au monastère fondé à la fin du VI^e s.

Pour terminer ce tour d'horizon, signalons que dans un article récent C. Sapin énumère quelques autres cas (Sapin 2012) : des mausolées « antiques » seraient incorporés dans l'église Saint-Gervais de Rouen (10 x 5 m) et à Saint-Pierre-le-Jeune de Strasbourg (Bas-Rhin) (8,55 x 4 m). Une étude critique reste à leur consacrer, et leur datation comme leur contexte d'implantation originel sont mal connus²⁰. De même, le petit monument (2,20 x 2,50 m) identifié sous l'église Saint-Lazare d'Avallon (Yonne) reste difficile à interpréter. Le cas de Mende (Lozère) est un peu particulier : le mausolée, en moyen appareil et voûté, n'a été redécouvert qu'au XII^e s. et alors incorporé à la cathédrale. Son caractère chrétien est en outre loin d'être assuré.

Il reste maintenant à évoquer un dernier ensemble dont l'interprétation est, là encore, problématique. L'église Saint-Just-de-Valcabrère a déjà été mentionnée au sujet des remplois qu'elle incorpore. Des fouilles archéologiques anciennes ont permis de démontrer que le bâtiment actuel a été construit au-dessus d'une succession de constructions antérieures, un premier édifice cultuel ayant pu exister au cours du haut Moyen Âge (Schenk-David 2003). Le plus ancien bâtiment est une construction quadrangulaire aux murs puissants : près de 0,90 m de large pour un ensemble mesurant 9,80 x 7,15 m. Le massif de maçonnerie greffé sur son flanc oriental, longtemps considéré comme un ajout, appartient à la construction d'origine et pourrait correspondre à un escalier monumental de 5 x 3 m (Schenk-David 2013)²¹. La datation de ce monument reste très mal déterminée, et sa fonction encore débattue (voir *infra*).

Tout récemment, les fouilles archéologiques réalisées à quelques dizaines de mètres à l'ouest de l'édifice y ont révélé l'existence d'une zone funéraire (fig. 10)²². Cinq monuments au moins – dont l'un en hypogée – ont été partiellement reconnus, fouillés et pourraient remonter au IV^e s. Trois présentent à peu près les mêmes dimensions, environ 7 x 5,50 m. Des inhumations sont attestées tout autour, dont la datation oscille entre Antiquité tardive et bas Moyen Âge. Enfin, les prospections géophysiques réalisées dans ce secteur révèlent l'existence d'autres maçonneries, mais leur interprétation demeure problématique²³.

En l'état actuel, il est possible de confirmer l'existence dans ce secteur d'une zone funéraire de l'Antiquité tardive contenant au moins trois grands monuments funéraires et d'une église romane édifée au-dessus de maçonneries plus anciennes. Deux grilles de lectures peuvent alors être retenues : le site correspond à une nécropole publique de l'Antiquité tardive au sein de laquelle existaient plusieurs monuments funéraires, dont l'un – certainement chrétien – aurait été transformé en église

20. Leur implantation à la périphérie d'agglomérations antiques rend probable leur appartenance à des nécropoles périurbaines.

21. Merci à Jean-Luc et à Kitterie Schenk-David pour m'avoir laissé consulter le rapport de fouilles relatif à la dernière intervention qu'ils ont effectuée sur le site en 2008.

22. Programme dirigé par William Van Andringa. Le secteur de Valcabrère a été fouillé en 2017, 2018 et 2019. Il fait actuellement l'objet d'une opération triennale (2018-2020).

23. Le travail de prospection a été réalisé par l'Institut archéologique de Vienne (Autriche). La campagne de fouille de 2018 a révélé que certaines des maçonneries repérées appartiennent au Moyen Âge central (rapport réalisé sous la direction de W. Van Andringa).

19. Il est en fait possible que le couple royal ait commandité du vivant même de la sainte un édifice cultuel doté d'une annexe funéraire spécifique, destinée à accueillir leurs trois dépouilles.

au cours du haut Moyen Âge, cet édifice cultuel étant ensuite remplacé par l'église romane. C'est l'hypothèse la plus communément admise. Il est toutefois surprenant de constater l'absence de tout axe de circulation majeur en lien avec la nécropole publique et son éloignement des limites urbaines. La seconde lecture peut alors être avancée : les monuments prenaient place à la périphérie d'une grande *villa* suburbaine et appartenaient à une nécropole privée. Les maçonneries identifiées en prospection étaient celles de la *villa* et c'est dans l'une des pièces de cette dernière qu'un édifice cultuel aurait été aménagé, l'ensemble étant par ailleurs progressivement converti en zone d'inhumation. Toutefois, l'épaisseur des murs du monument primitif comme la présence de l'augment oriental cadrent assez mal avec cette lecture. Seule la poursuite des investigations archéologiques permettra de trancher.

Le cas des nécropoles privées : des monuments à la périphérie ou au cœur de grands domaines

À côté de ces mausolées dont la plupart semblent être implantés dans des nécropoles collectives plus ou moins importantes, le cas de Valcabrière permet d'envisager un second cas de figure : les mausolées peuvent avoir été construits sur des terrains privés, isolés, souvent aux confins de grands domaines ruraux. Ces usages sont attestés chez les païens (Castorio, Maligorne 2016, p. 9-34 ; Gualandi 2016) comme chez les chrétiens, et certains de ces monuments ont, là encore, été transformés en églises.

À une dizaine de kilomètres de Saint-Bertrand-de-Comminges, le site de Valentine (Haute-Garonne) offre un exemple tout à fait remarquable (P.-A. Février, *in* Barruol dir. 1996, p. 207-209 ; Codou, Colin 2007, p. 75 ; Colin 2008, p. 55-88 ; Schneider 2014, p. 449-452). Il a été possible d'y retrouver un mausolée construit aux abords d'une grande *villa* (fig. 11), qui s'étendait sur près de 190 m² et était entouré d'un portique. Une épitaphe semble attester qu'il était destiné à *Nymfius*, éminent personnage mort dans la seconde moitié du IV^e s. Ce dernier était païen, mais sa femme aurait été chrétienne. Au cours du haut Moyen Âge, l'ensemble du complexe est remanié et une grande église est implantée sur le site au cours du VII^e ou du VIII^e s.

Un autre cas bien connu est localisé dans l'espace provençal. Il s'agit du complexe de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume (Var). Le noyau originel est probablement un mausolée voûté mesurant 4,48 x 4,25 m. Ce monument était destiné à une riche famille chrétienne, comme en témoignent la qualité des sarcophages ainsi que leur iconographie (J. Guyon, *in* Guyon, Heijmans 2001, p. 196). Il aurait été construit vers la fin du IV^e s à la périphérie d'un grand domaine rural. Les fouilles réalisées dans les années 1990 ont révélé que, dès le V^e s., une église avait été construite au sud du mausolée, bientôt suivie par un baptistère. Le nouveau complexe ne surmonte pas le mausolée d'origine, mais se développe à proximité.

À Brioude (Haute-Loire), les fouilles réalisées en 1972 à l'initiative de Gabriel Fournier auraient permis de retrouver les restes du mausolée de saint Julien qui daterait du IV^e s. et serait implanté au cœur de la grande église romane (G. Fournier, *in* Barruol dir. 1996, p. 66-68). Aux dires de Grégoire de Tours, le monument funéraire fut surmonté d'une église dès le V^e s.



Fig. 10 – Saint-Just-de-Valcabrière (Haute-Garonne), la basilique romane et les monuments funéraires dégagés en 2018 (cliché : T. Creissen, mission archéologique de Saint-Bertrand-de-Comminges).

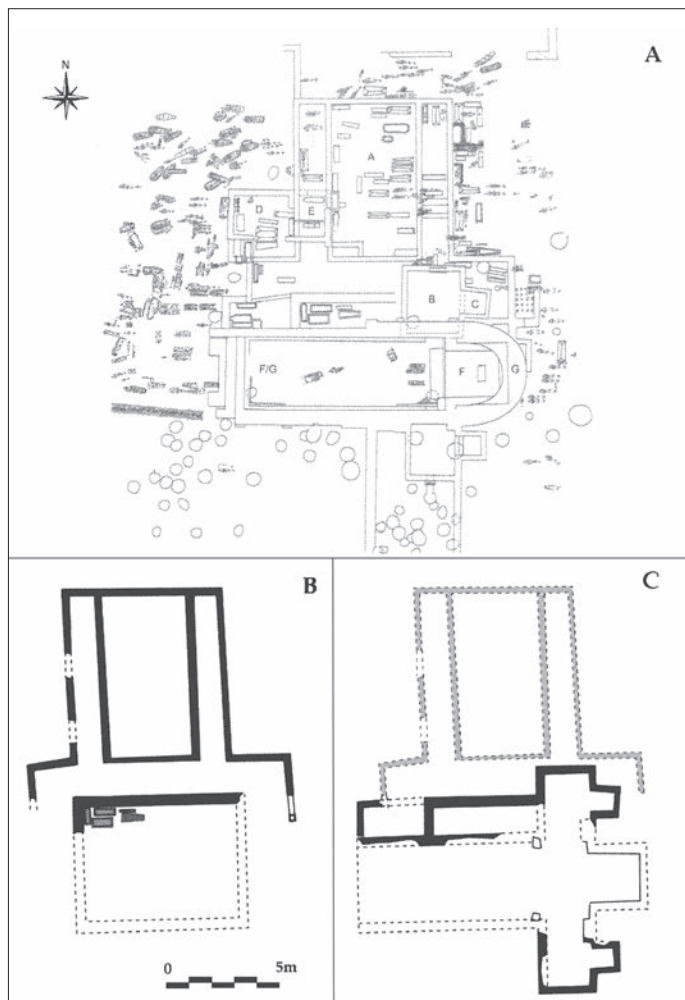


Fig. 11 – Valentine (Haute-Garonne), évolution du mausolée primitif vers l'église ; A, plan général des vestiges ; B, le mausolée primitif et ses abords ; C, l'église préromane (Schneider 2014, p. 452, fig. 9).

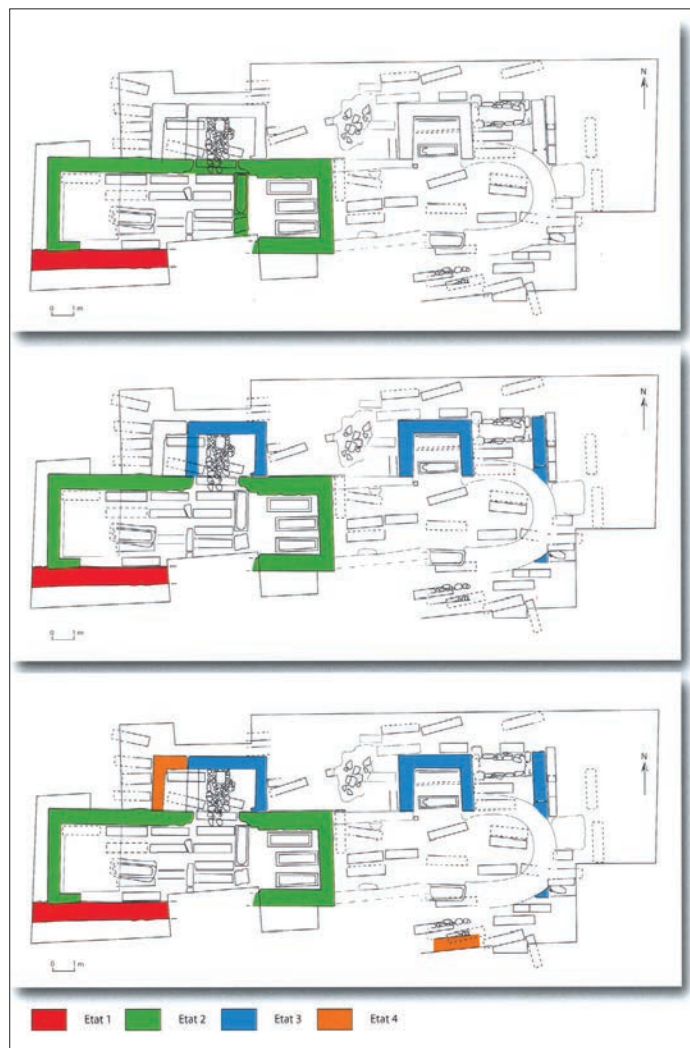


Fig. 12 – La Gayole (La Celle, Var), plans évolutifs par états (Y. Codou, d'après G. Démiens d'Archimbaud et M. Fixot, in Codou 2012, p. 322, fig. 11).

Les fouilles réalisées récemment autour de l'église n'ont pas permis d'identifier une occupation antérieure (Gauthier, Thomas 2010) : ce mausolée primitif prenait-il place dans une nécropole privée ?

Dans quelques cas, les mausolées sont implantés non pas à la périphérie mais dans les parties désaffectées d'anciennes *villae* rurales. Cela serait le cas à Griselles (Côte-d'Or), où un premier bâtiment carré a été repéré dans les limites d'un établissement préexistant. Il s'agirait de la tombe de Valentin, mort au milieu du VI^e s. Ce monument mesure environ 4,10 de large pour 5 m de long au moins (Sapin 2012, p. 335).

À Monségur (Gironde), des fouilles réalisées à partir des années 1960 ont permis d'identifier les vestiges d'une *villa* romaine dans laquelle s'est plus tard implantée une église. La construction de cette dernière a été précédée par l'aménagement d'un bâtiment quadrangulaire mesurant environ 8 x 7,20 m qui est daté du milieu du IV^e s. Sa fonction n'est pas assurée, mais il pourrait s'agir d'un ancien mausolée, implanté dans une construction préexistante et transformé en église à une époque mal déterminée²⁴.

24. L'interprétation des fouilles n'est pas évidente. Voir la mise au point de N. Duval, in Barruol dir. 1996, p. 47-50.

MAUSOLÉES ACCOLÉS À DES ÉGLISES, CHAPELLES ET ORATOIRES À VOCATION FUNÉRAIRE, ANNEXES FUNÉRAIRES, BASILIQUES FUNÉRAIRES : UNE IMBRICATION DE PLUS EN PLUS ÉTROITE ENTRE LIEUX DE CULTE ET ESPACES FUNÉRAIRES

Les incertitudes relatives à l'origine de l'église des Saints-Apôtres à Paris ont déjà été évoquées : celle-ci a-t-elle été construite à l'emplacement d'un mausolée destiné à abriter la dépouille de sainte Geneviève, qui aurait accueilli les corps de Clovis et Clotilde après la construction de l'église ou, à l'inverse, cette annexe à vocation funéraire a-t-elle été accolée à l'édifice cultuel dès ses origines (P. Perrin, in Barruol dir. 1998, p. 159-164) ? Autrement dit, s'agit-il d'un mausolée progressivement transformé en église ou de la partie annexe d'une église ayant fonctionné comme une sorte de mausolée ? S'il n'est pas possible de trancher dans le cas présent, l'existence d'annexes à vocation funéraire est en revanche parfaitement documentée ailleurs.

Sur le site de la Gayole, à La Celle (Var), la présence d'un bel ensemble de sarcophages – l'un certainement chrétien – avait été relevée dès le XVII^e s. Différentes campagnes de fouilles ont permis d'y retrouver plusieurs maçonneries dont l'interprétation reste débattue (fig. 12). Yann Codou envisage l'existence d'un édifice cultuel – dont seul un pan de mur serait conservé –, contre lequel aurait été greffée une annexe funéraire mesurant 12 m de long pour environ 3 m de large (Codou 2012, p. 321-323). C'est dans celle-ci qu'auraient pu prendre place les sarcophages. Cette annexe est qualifiée de mausolée, ici entendu comme un espace funéraire privilégié à vocation familiale, et l'ensemble aurait été mis en place au cours des V^e-VI^e s. Des exemples proches seraient attestés à Salagon (Mane, Alpes-de-Haute-Provence) et peut-être à Saint-Pantaléon (Vaucluse), où l'église est en vérité mal datée. Dans tous ces cas, l'auteur reconnaît des fondations privées établies sur de grands domaines ruraux qui ont attiré de nombreuses sépultures, certaines regroupées dans des mausolées.

Ces bâtiments ou annexes sont alors rapprochés d'une autre forme de construction privée à usage funéraire, les mausolées-oratoires. L'inscription de Pantagathus, datée de 515 et découverte dans la cathédrale de Vaison-la-Romaine (Vaucluse), en fournit un exemple marquant : il y est clairement indiqué que le commanditaire a fait construire un édifice spécifique sur ses terres pour accueillir sa dépouille²⁵. Autre exemple : à l'origine de Saint-Germain d'Auxerre (Yonne) se trouve également un « mausolée-oratoire » bâti à l'initiative du prélat sur son domaine²⁶, en l'occurrence un édicule de 7 x 10 m terminé par une abside semi-circulaire (fig. 13). L'ensemble peut également être rapproché du monument construit à Vienne à l'initiative de Pangathius (voir *supra*, p. 262), même si ce dernier prenait place dans une nécropole publique. Cette implantation au sein d'une

25. « † Illustre par ses titres et par ses mérites en rien inférieur à ses aïeux, Pantagathus, lorsqu'il a abandonné la jouissance fragile de la vie, a préféré confier ici son corps à cette terre qui lui est propre plutôt que de prier pour demander une concession. Si c'est au patronage des martyrs qu'il faut demander le grand repos, voici le très saint Vincent, ses compagnons et ses pairs, qui veillent sur cette enceinte, gardent l'édifice et protègent le maître contre les ténèbres, en lui apportant la lumière issue de la vraie lumière [...] », cité dans Codou 2012, p. 321.

26. Voir Sapin 2012, p. 335-336, avec renvoi à l'abondante bibliographie antérieure.

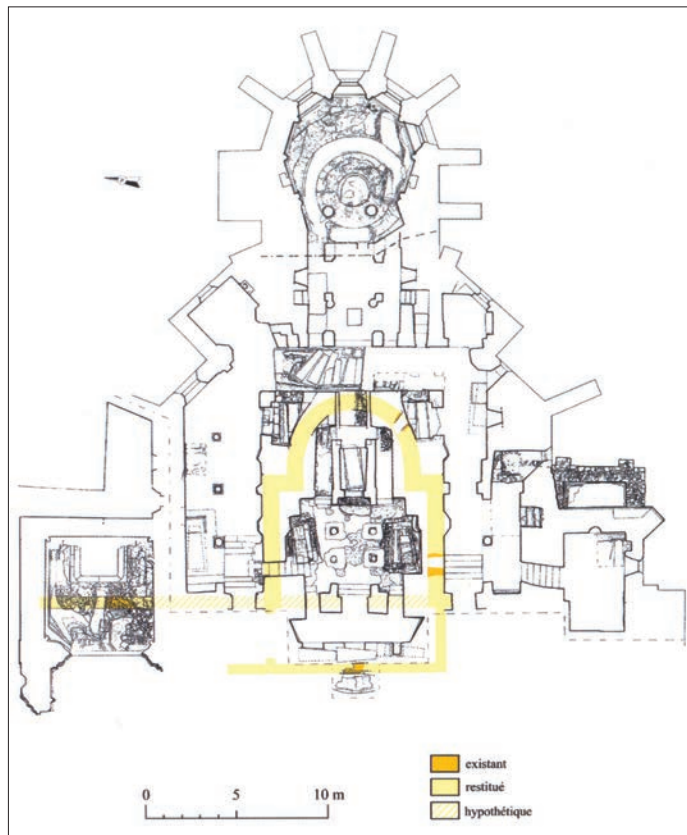


Fig. 13 – Saint-Germain d'Auxerre (Yonne), plan archéologique et restitution de l'état originel (Sapin 2012, p. 336, fig. 8a).

nécropole préexistante se retrouve avec l'hypogée des Dunes, un monument exceptionnel découvert en 1878 à la périphérie de Poitiers (X. Barral I Altet, *in* Barruol dir. 1996, p. 302-309 ; Palazzo-Bertholon *et al.* 2010)²⁷. Le bâtiment est singulier à bien des égards : par sa position isolée dans une ancienne nécropole déconnectée de tout édifice cultuel majeur d'abord ; par sa datation tardive (VII^e s. ?) aussi ; par la richesse de son décor (fig. 14) surtout. Il s'agit d'une construction semi-hypogée mesurant 4,80 m de long pour 4,50 à 3,50 m de large. On y accède par un escalier dont plusieurs marches sont ornées de sculptures. La chambre funéraire est divisée en deux espaces et ses côtés accueillent 3 *arcosolia*, tandis que les parois comme les plafonds sont ornés de peintures et d'inscriptions. Le mur du fond est ajouré d'une fenêtre. Plusieurs sarcophages figuratifs et des dalles gravées y ont été retrouvés, qui attestent que le monument n'a pas été utilisé pour un seul individu. Au total, plus d'une quinzaine de tombes ont été identifiées. Un autel dont le piétement est peint occupe la partie est, ce qui indique que le monument avait une fonction cultuelle.

Tous ces exemples sont emblématiques de la collusion de plus en plus étroite entre fonctions cultuelle et funéraire. Selon Y. Codou, ils trahiraient une forme de « revalorisation du "mausolée" ou d'une forme de monument proche des mausolées » (Codou 2012, p. 324) qui se manifesterait au cours du VI^e s. Toutefois, progressivement, « l'église privée, pensée



Fig. 14 – L'hypogée des Dunes à Poitiers (Vienne), vue générale (cliché : T. Creissen).

aussi comme une *memoria*, prend la suite du mausolée et va assez tôt rassembler les sépultures » (Codou 2012).

Pour ces types de constructions, à la charnière entre fonction cultuelle et fonction funéraire, le terme de mausolée ne semble pas vraiment approprié (ceci expliquant qu'ils soient tout juste évoqués dans cette synthèse). Rappelons que dans certains cas, comme à Auxerre, ils donnent naissance à d'importants complexes ecclésiastiques qui conservent une fonction funéraire : la crypte carolingienne érigée autour du monument originel est devenue nécropole épiscopale.

UN RAPIDE EXCURSUS HORS DE FRANCE : LE CAS DE LA SUISSE

Pour compléter cet inventaire sommaire des différents types de mausolées chrétiens attestés en Gaule, la synthèse publiée par H. R. Sennhauser à propos d'exemples identifiés en Suisse reste utile (Sennhauser 1989, p. 1515-1534)²⁸. Au sein de ce territoire, plusieurs mausolées transformés en églises sont bien attestés (fig. 15). Ils sont le plus souvent quadrangulaires, exceptionnellement accostés d'une abside comme à Domdidier. Toutefois, les constructions d'origine comme les églises ajoutées dans un second temps ne sont pas toujours bien datées et les exemples ne sont pas faciles à interpréter. Dans cet espace, il faut relever l'existence de quelques mausolées très tardifs, comme ceux de Vuippens (VII^e s.), Hettlingen (même datation) ou bien encore d'Oberdorf, sous la chapelle Saint-Michel (VIII^e s.). Enfin, plusieurs cas d'églises-mausolées sont évoqués par H. R. Sennhauser : à Schiers, Lyss, ou bien encore Einigen. En définitive, la diversité des formules rencontrées, comme les difficultés d'interprétation d'un bon nombre de monuments, reflète assez fidèlement la situation qui prévaut pour la Gaule.

27. L'hypothèse d'un hypogée plus ancien en partie remployé ne peut être totalement écartée. Une synthèse décisive consacrée à ce monument exceptionnel devrait prochainement (?) voir le jour.

28. Entretemps, de nouvelles découvertes ont eu lieu en Suisse ; elles ne sont pas intégrées au présent panorama.

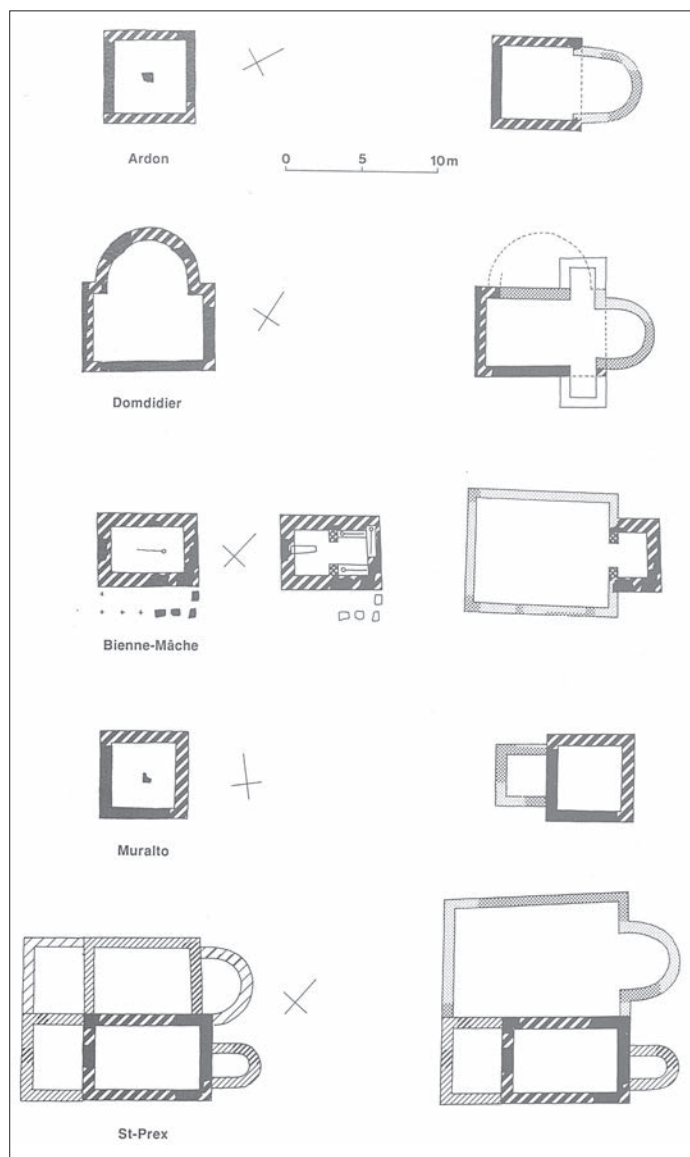


Fig. 15 – Exemples de mausolées transformés en églises reconnus sur le territoire suisse (Sennhauser 1989, p. 1517, fig. 2).

QUELQUES ÉLÉMENTS DE SYNTHÈSE

Résumons. Dans un premier temps, les chrétiens s'approprient des pratiques courantes : les plus fortunés n'hésitent pas à se faire construire des mausolées. Ceux-ci, rares au nord de la Loire, se développent principalement à partir du ^{iv} s. Ils sont implantés dans les nécropoles extra-urbaines des villes et des agglomérations d'une certaine importance, ou bien encore au sein de grands domaines ruraux. Progressivement, certains chrétiens cherchent avant tout à se faire inhumer au plus près des corps saints ou dans des édifices cultuels, ce qui peut amener à abandonner les pratiques de regroupement familial au sein d'un même monument au profit de logiques plus individualistes. Les mausolées ne sont pas abandonnés pour autant : ils vont être regroupés autour de certains sanctuaires, voire former des annexes directement greffées à ceux-ci. La forme du mausolée perdure, mais son rôle premier d'expression de la mémoire gentile au sein de l'espace public semble passer au second plan. Au-delà du ^{vi} s., à de rares exceptions près, on ne trouve plus guère de mausolées dissociés d'églises. Après le ^{viii} s.,

tous les types de mausolées sont délaissés pour un temps : ceci marque une rupture évidente dans le rapport social à la mort.

L'imbrication croissante entre églises et sépultures se manifeste par un autre phénomène : à partir du ^v s. pour l'essentiel, certains mausolées antérieurs sont associés à des lieux de culte construits au-dessus d'eux ou à proximité immédiate. Ce mouvement se prolonge tout au long de l'Antiquité tardive et pendant une partie du haut Moyen Âge. Les tombes ainsi honorées sont celles de personnages importants qui attirent de nouvelles concentrations de sépultures, voire de nouveaux mausolées.

Les plus riches commanditaires peuvent se faire construire des oratoires funéraires associant fonctions liturgiques et funéraires sur leur domaine ou au sein de grandes nécropoles, mais d'autres n'hésitent pas à s'affranchir des logiques familiales pour prendre place dans les édifices jugés les plus prestigieux. Certaines églises peuvent en fait avoir joué un rôle de « mausolées dynastiques » : cela semble avoir été en partie le cas à Saint-Denis notamment (Delle Rose 1997). L'époque est en fait marquée par un profond bouleversement de la notion de « tombe privilégiée », le mausolée n'étant plus nécessairement la forme la plus recherchée²⁹.

LES FORMES ARCHITECTURALES

Pour ce qui concerne les modèles retenus, la plupart des mausolées sont de format quadrangulaire. Leurs dimensions varient énormément, d'un peu plus de 15 m² pour les plus modestes (Alesia, Vienne, Saint-Seurin de Bordeaux...), à plus de 70 m² pour Valcabrière, et même 140 m² à Grenoble (celui de Valentine mesurerait 190 m², mais il est d'origine païenne). La plupart sont compris entre 20 et 30 m². Un certain nombre possède une abside (Saint-Just de Lyon, Narbonne, la Gravette...). Plusieurs sont précédés de portiques ou de vestibules (Saint-Laurent-de-Grenoble, Saint-Just...). Les constructions sont souvent semi-enterrées et l'épaisseur des murs varie de 0,40 m environ à plus d'1,50 m à Narbonne, ce qui paraît totalement disproportionné.

Les élévations sont rarement conservées, mais nombre de ces monuments étaient manifestement couverts d'une voûte, généralement un berceau. Un tel système de couverture paraît toutefois difficilement envisageable pour les exemples les plus monumentaux.

L'accès s'y faisait souvent par des escaliers et il était possible de se tenir debout dans la plupart d'entre eux. De petites ouvertures pouvaient assurer un éclairage mesuré de l'espace comme à l'hypogée des Dunes ou à Saint-Laurent de Grenoble. La présence d'un décor – sol en mosaïque, sculptures... – est attestée dans quelques rares cas et plusieurs de ces mausolées abritaient – ou ont pu abriter – des sarcophages richement décorés comme à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume ou à la Gayole (s'il s'agit bien d'un mausolée).

29. Sur ce sujet, voir notamment Duval, Picard dir. 1986. E. Lorans résume ainsi l'évolution des pratiques funéraires : « D'une manière générale, on peut opposer, pour les tombes visibles, la coutume de l'Antiquité, païenne comme chrétienne, privilégiant la construction de monuments au-dessus de la tombe (stèle, sarcophage ou mausolée), à l'adoption de la plate-tombe au Moyen Âge et à l'époque Moderne : simple dalle nue ou portant une épitaphe, la plate-tombe, partie intégrante du sol des églises, et donc foulée sous les pas des fidèles, exprimait l'humilité des défunts » (Crubézy *et al.* 2007, p. 202).



Fig. 16 – Moutier-Rozeille (Creuse), vue générale des vestiges ; le mausolée apparaît en partie orientale (cliché : J. Roger, Inrap, SRA Nouvelle-Aquitaine).

LA CHRISTIANISATION DES MAUSOLÉES ANTIQUES : DE FORTES DISPARITÉS RÉGIONALES

Ce tour d'horizon se conclue par un troisième cas de figure : celui de mausolées commandités par des païens et qui ont plus tard été transformés en églises. Ces monuments sont généralement antérieurs à la seconde moitié du III^e s.

QUELQUES EXEMPLES DE MAUSOLÉES ANTIQUES TRANSFORMÉS EN ÉGLISES

Dans une synthèse récente consacrée à la question du passage du mausolée à l'église, Y. Codou cite plusieurs exemples de mausolées isolés transformés en églises au sein de l'espace provençal : la Trinité à Callas (Var), l'église Sainte-Marie de Palayson à Roquebrune-sur-Argens (Var) ou bien encore Saint-Julien-lès-Martigues (Bouches-du-Rhône) (Codou 2012)³⁰.

30. Deux autres exemples sont également évoqués avec prudence, car l'interprétation des découvertes serait à reprendre : l'église paroissiale de Saint-Raphaël et Saint-Vincent à Trans (Var) (Codou 2012, p. 320-321).

Tous sont d'origine païenne. Tous semblent construits à la périphérie de grands domaines ruraux. Leur datation oscille entre le premier tiers et la fin du I^{er} s. Faute de sources textuelles comme matériels probants, la transformation en église est située entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge, sans plus de précision.

Des cas de figures apparentés sont attestés en Limousin. L'un des cas les mieux documentés est maintenant celui du mausolée de Moutier-Rozeille (Creuse), qui fait l'objet d'un programme de recherche archéologique depuis de nombreuses années (Creissen, Roger 2011, p. 68 ; Roger, Boulesteix 2012, p. 301-305)³¹. Il s'agit d'un monument de 7 x 8,70 m construit en grand appareil de granit (fig. 16). Il semble maintenant établi que la transformation en église est intervenue entre le V^e et le milieu du VII^e s. et a été suivie par l'utilisation du lieu en tant qu'espace d'inhumation privilégié.

Récemment, des fouilles réalisées une cinquantaine de mètres plus au nord ont révélé l'existence d'un autre mausolée, cette fois-ci implanté en contexte urbain, au sein d'une nécropole publique. Il est situé sous l'ancienne église Sainte-Marie-de-la-Courtine (Lhermite 2017)³². De grandes dimensions – 11,35 x 6,90 m –,

31. Le chantier est dirigé par J. Roger (Inrap, SRA Nouvelle-Aquitaine).

32. Mes remerciements à Xavier Lhermite pour avoir accepté de me transmettre cet article avant sa parution.

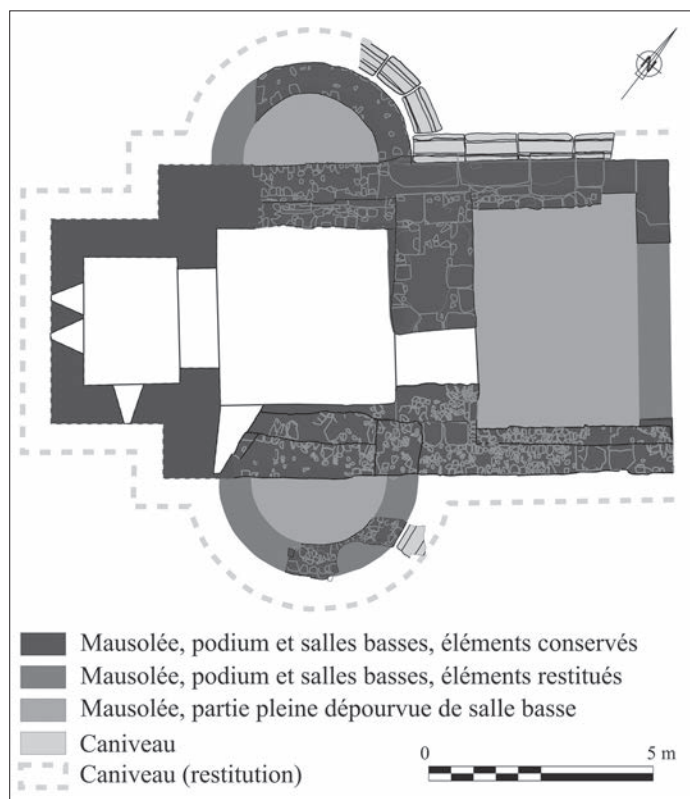


Fig. 17 – Le mausolée de Sainte-Marie-de-la-Courtine à Limoges (Haute-Vienne) (Lhermite 2017, fig. 5).

il était particulièrement somptueux (fig. 17). Le monument comprend un podium auquel on devait accéder par un escalier monumental implanté à l'est. La partie occidentale, terminée par une exèdre quadrangulaire, est majoritairement hypogée et devait comporter deux niveaux. Deux absidioles flanquent l'ensemble. Réalisée en blocs de grand appareil et agrémentée d'un décor architectural partiellement préservé, il s'agit incontestablement d'une construction de prestige. Elle pourrait dater des environs de 300 – sa transformation en église demeure mal située, mais ne semble pas postérieure à la première moitié du ^{vii}^e s.

Dans la même région, l'église de Parsac (Creuse) pourrait également s'inscrire dans cette catégorie (Leblanc 1988 ; Creissen, Roger 2011, p. 68). La conversion serait intervenue pendant la « période mérovingienne », plusieurs tombes étant attestées à ses abords, mais l'hypothèse est contestable. L'église est finalement reconstruite au cours du ^{xiii}^e s., le nouveau bâtiment intégrant une partie de l'« église-mausolée » antérieure. Un même phénomène peut être envisagé à Nedde (Haute-Vienne), mais cela semble moins assuré.

La relative fréquence de ces exemples amène à s'interroger sur la provenance des nombreux éléments de mausolées antiques réemployés dans les églises romanes et gothiques. Ont-ils été récupérés sur des bâtiments abandonnés depuis l'Antiquité ou sur des mausolées qui avaient déjà été transformés en église au cours du haut Moyen Âge ? Le fait est que la plupart des « paroisses » où sont implantées les églises en question sont plus anciennes que les monuments utilisant les remplois. Cela semble vouloir dire que des lieux de culte y existaient avant les reconstructions romanes et gothiques. Dans ces conditions, l'existence de plusieurs autres « églises-mausolées » du haut Moyen Âge peut être raisonnablement envisagée. En faveur de cette

hypothèse, on peut rappeler que la crypte de La Souterraine, toujours en Limousin, enchâsse un probable édifice cultuel du haut Moyen Âge largement construit avec des blocs provenant d'un ancien mausolée (voir *supra*, p. 258).

La concentration de tels cas de figure dans quelques régions privilégiées – Provence, Limousin – peut s'expliquer par les hasards de l'enquête et il ne fait guère de doute que d'autres exemples existent, qui soit nous ont échappé, soit n'ont pas encore été publiés ni même identifiés.

Mais cette répartition inégale se justifie aussi par les fortes disparités régionales qui existaient durant l'Antiquité pour la typologie des monuments³³. Il est évident que les piles funéraires, fréquentes dans le sud-ouest et dans une partie de la vallée de la Loire, se prêtaient mal à une conversion en église. De la même manière, les monuments pleins faits d'un blocage revêtu de marbre ou d'un parement de pierre n'étaient pas les plus propices à une réutilisation.

LES REMPOIS DE MAUSOLÉES ANTIQUES : QUEL SENS DONNER AU PHÉNOMÈNE ?

Dans la seconde partie, le cas des mausolées supposés chrétiens transformés en églises a été abordé. La démarche intellectuelle en œuvre semble assez simple à restituer : un personnage chrétien particulièrement vénéré – martyr ou non – fait l'objet d'un culte important – public ou privé – qui entraîne l'institution ecclésiastique ou les représentants de l'aristocratie chrétienne à lui consacrer une église, érigée sur son sépulcre ou à proximité de ce dernier. Souvent, le nouvel édifice devient à son tour un pôle d'attraction pour les inhumations. Cette évolution est parfois très rapide (premier monument sur la tombe de saint Martin deux décennies après sa mort seulement), voire contemporaine de l'événement dans certains cas (sainte Geneviève à Paris ?, saint Germain d'Auxerre...).

Toutefois, la redoutable efficacité de ce schéma d'interprétation en fait aussi la faiblesse, en amenuisant en quelque sorte notre esprit critique. Qu'est-ce qui permet d'être sûr que le mausolée sur lequel se dresse une église abrite nécessairement le sépulcre d'un éminent représentant de la communauté chrétienne, voire celui de la personne à laquelle l'édifice est consacré ? Autrement dit, la construction d'une église sur un mausolée signifie-t-elle nécessairement que ce dernier était destiné à un ou à des chrétien(s) ? Pour ne citer que l'exemple de Limoges, qu'est-ce qui pourrait justifier que Martial, évangélisateur de la région vers 300 (?), ait pu être inhumé dans un mausolée aussi prestigieux que celui qui lui est attribué ? On peut tout à fait supposer qu'un riche représentant de la communauté chrétienne ait accepté de l'accueillir, avec ses compagnons (?), dans son mausolée, mais comment l'assurer ?

L'attribution à un saint – ou à un éminent représentant de la communauté chrétienne – de mausolées situés sous les églises évoquées précédemment ne peut-elle pas être, au moins dans certains cas, le fruit d'une construction mémorielle ? Deux exemples. Les fouilles réalisées sur le site de Saint-Pierre à Rome ont permis de retrouver le fameux trophée évoqué vers

33. Pour se faire une idée de cette diversité, voir Darles 2002 et les différentes contributions rassemblées dans Moretti, Tardy dir. 2006.

200 dans un témoignage transcrit par Eusèbe de Césarée³⁴, corroborant ainsi la véracité des sources textuelles. Mais le monument retrouvé, daté du troisième quart du II^e s., se dresse dans une partie de la nécropole où aucune tombe antérieure aux années 120-130 n'a jamais été retrouvée (Liverani, Spinola 2010). Difficile dans ce cas d'accepter sans réserve le principe de la superposition entre le monument commémoratif et la tombe d'origine. Autre exemple, cette fois très tardif : même en y mettant la meilleure volonté du monde, il semble difficile de croire que le tombeau « miraculeusement découvert » à la fin du XIII^e s. à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume ait jamais abrité le sépulcre de Marie-Madeleine. Le récit ressortit davantage d'une entreprise de construction mémorielle autour d'un monument qui présentait un intérêt plus politique que religieux pour Charles d'Anjou³⁵.

En définitive, si dans bien des cas la construction d'un édifice chrétien au-dessus d'un mausolée daté de l'Antiquité tardive semble signifier qu'un chrétien a été inhumé dans le monument, il est rarement possible de le démontrer.

Dans ces conditions, il serait bien hasardeux de supposer que l'aménagement d'églises dans des mausolées païens de l'Antiquité tardive trahirait nécessairement l'existence d'une quelconque mémoire chrétienne associée à ces lieux. L'hypothèse n'est pas inconcevable³⁶, mais elle paraît bien difficile à démontrer, d'autant que, dans la plupart des cas archéologiquement documentés, un hiatus entre la construction du monument et sa transformation s'observe. La récupération de mausolées antiques pourrait alors répondre à des exigences très pragmatiques : disposer, à moindre coût, d'un monument d'une certaine tenue architecturale. Ceci correspondrait à ce que nous avons appelé des « remplois utilitaires » (Creissen, Roger 2011, p. 63) ou, pour reprendre l'expression de Laura Foulquier et Élise Nectoux, à un simple « recyclage » de monuments désormais largement désaffectés (Foulquier, Nectoux 2011, p. 85). Ce ne sont pas tant des mausolées qui sont transformés en églises que des bâtiments qui n'ont plus d'usage.

Plus globalement, ces transformations sont à mettre en relation avec le vaste mouvement de réinvestissement des bâtiments antiques par des édifices culturels chrétiens qui se met en branle principalement à partir des V^e-VI^e s. Des *villae*, des nymphées, des thermes ou bien encore des temples ont également été investis, sans qu'il soit nécessairement utile de chercher des intentions symboliques derrière ce phénomène (Creissen 2014, p. 286-287). La transformation des mausolées antiques en églises au cours de l'Antiquité tardive comme du haut Moyen Âge semble s'inscrire dans cette mouvance.

Il est bien sûr possible que la réutilisation des mausolées se soit accompagnée de la construction d'un nouveau récit mémoriel associant le mausolée à une quelconque tradition chrétienne,

mais il s'agirait dans ce cas-là d'une mémoire recréée, inventée, et non d'une mémoire perpétuée.

Pour ce qui concerne la vague de remplois attestée à partir de la période romane, il ne fait guère de doute que la dimension utilitaire, économique, a largement joué. Dans bien des cas, le mausolée spolié a pu se situer à proximité ou le long d'une voie d'échange, ce qui permettait de disposer de matériaux à moindre coût et de limiter le travail de manutention, particulièrement pénible dans le cas de constructions en granit. Le emploi d'éléments antiques n'a pas de valeur symbolique particulière, comme en témoigne le fait que, dans bien des cas, ces blocs ont été utilisés pour les fondations, et n'étaient donc plus visibles. À Rancon et Châteauponsac, il est en outre possible de constater qu'ils sont indifféremment utilisés pour des églises ou des constructions civiles, en l'occurrence des ponts et une porte monumentale.

Toutefois, dans certains cas, ces blocs sont soigneusement mis en scène dans les nouvelles constructions : comment interpréter ce phénomène ?

REVIVISCENCE PALÉOCHRÉTIENNE ET MAUSOLÉES AU COURS DU MOYEN ÂGE CENTRAL

Parfois, la mise en scène de blocs antiques semble avoir valeur de manifeste et revêtir une dimension symbolique. En effet, dans certains édifices, ils sont disposés de manière à être le plus visible possible. En Limousin, le phénomène n'est guère prononcé, en dehors peut-être de la crypte de l'église de La Souterraine, du chevet de l'église de Rancon ou des églises incorporant des pans de mausolées. Mais dans le Velay – à la cathédrale du Puy notamment – ce souci de visibilité est manifeste. De même, il est criant à Saint-Just-de-Valcabrère.

Sans qu'il soit possible de trop s'attarder ici sur ce phénomène, ce mouvement semble s'inscrire dans la continuité du renouveau paléochrétien qui caractérise le Moyen Âge central (Toubert 1990)³⁷. En résumant à l'extrême, il s'agissait, en s'appropriant des formes rattachées aux temps apostoliques ou à l'époque constantinienne, d'insister sur l'ancienneté de l'implantation chrétienne, de se référer à ce qui était considéré comme un âge d'or de l'Église dans le contexte de la réforme grégorienne. Plus simplement, ce serait une forme d'autolégitimation du pouvoir ecclésiastique, qui justifiait ses prétentions par l'ancienneté de sa présence dans un territoire face à un pouvoir temporel dont l'ancrage historique était souvent moins dense. Ceci peut expliquer cette appropriation des éléments antiques – qu'ils proviennent de mausolées ou d'autres monuments –, mais aussi la réalisation de véritables « pastiches » néo-antiques : outre le cas, déjà évoqué, de Saint-Romain-le-Puy (Haute-Loire), il faut peut-être renvoyer à l'exemple de la crypte de Jouarre (Seine-et-Marne) dont l'un des murs, longtemps considéré comme mérovingien, est vraisemblablement une imitation romane d'un appareil romain (Mecquenem 2002).

Dans cette optique, un dernier monument, emblématique d'une autre forme d'appropriation de ces modèles anciens, peut être signalé. Il s'agit de l'édicule construit dans l'église

34. Il s'agit du témoignage de Gaius : « Je peux évidemment te désigner les trophées des apôtres. Si tu veux aller au Vatican ou sur la route d'Ostie, tu trouveras les trophées de ceux qui ont fondé cette Église » (Eusèbe de Césarée, *Histoire Ecclésiastique*, 2, 25, 7).

35. Voir la mise au point de Y. Codou 2012, p. 320.

36. Yann Codou considère que cette transformation est le signe d'une conversion au christianisme des propriétaires, mais il ne dit pas clairement si dans son esprit ces propriétaires sont les descendants des personnes pour lesquelles ces mausolées avaient été construits (Codou, Colin 2007, p. 75 ; Codou 2012, p. 324).

37. Sur la signification symbolique ou politique des remplois, voir le numéro consacré aux *spolia* de la revue *Hortus Artium Medievalium* (17, 2011).

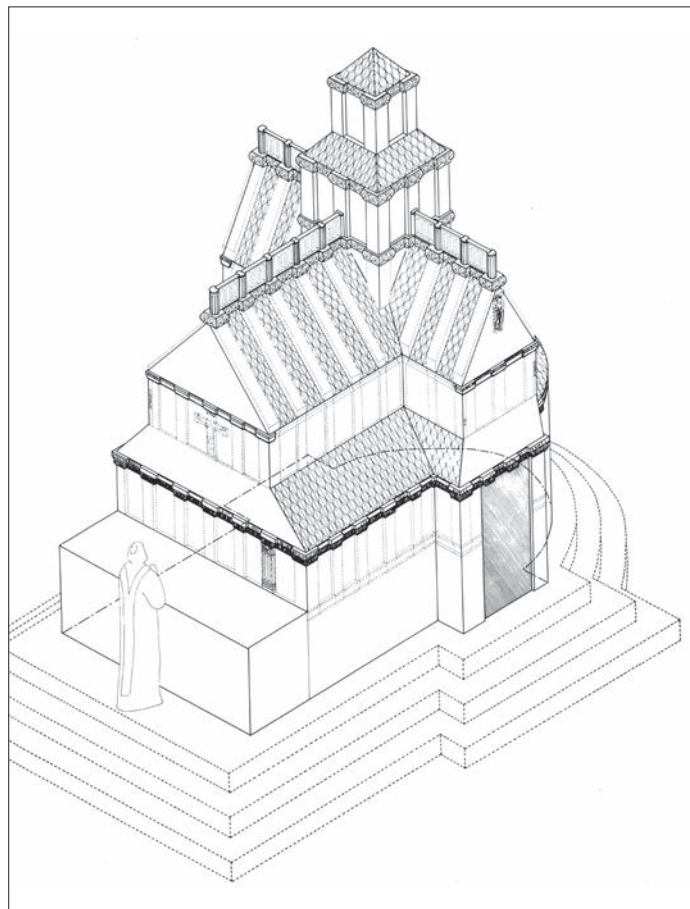


Fig. 18 – Proposition de restitution du tombeau de saint Lazare (Rollier 1985, fig. 43, p. 95).

Saint-Lazare d'Autun (Collectif 1985). La nouvelle église est mise en chantier vers 1120, probablement pour servir d'église de pèlerinage. Au sein de celle-ci, les reliques de Lazare étaient surmontées d'un monument, sans doute achevé vers le milieu du XII^e s., qui se présentait sous la forme d'un bâtiment miniature dans lequel il était possible de pénétrer. Ce « mausolée » prenait place dans le chœur de l'église. Démantelé en 1766, il est néanmoins connu grâce à des descriptions anciennes et d'abondants vestiges matériels, ce qui rend une proposition de restitution possible (fig. 18). Il mesurait environ 3,50 m de long pour une largeur maximale de 2,80 m et une hauteur de plus de 5 m. Le modèle paraît être celui des châsses en forme d'église, mais l'influence des mausolées antiques est également d'autant plus probable que, depuis la période paléochrétienne, la tradition iconographique associait étroitement l'histoire de Lazare à la représentation de mausolées. Ici, l'influence des modèles antiques se vérifie par la présence de nombreux pilastres cannelés – un motif à vrai dire courant dans l'architecture comme dans la sculpture romane de la région –, mais aussi par la forme même du bâtiment : le couronnement n'est pas sans évoquer les descriptions qui se rapportent aux mausolées « antiques » attribués aux premiers évêques d'Autun, encore visibles à l'époque de la construction de ce monument (voir *supra*, p. 263) : une influence directe est-elle possible ?

Une fois encore, l'iconographie propre au personnage de Lazare peut expliquer ce traitement particulier, mais il n'en reste pas moins que la volonté d'associer la « tombe » du saint à un

édicule monumental atteste une bonne connaissance des formes de l'architecture funéraire qui prévalaient dans l'Antiquité. Ce monument est aussi le signe de l'actualité que conservaient ces modèles au cours du Moyen Âge central.

*
* *

Il faut, avant toute chose, souligner la richesse et la complexité du sujet étudié. La présentation reste de ce fait très sommaire, et l'enquête demanderait à être largement complétée. Par ailleurs, l'imbrication de plus en plus étroite entre édifices funéraires et lieux de culte fait qu'il n'est pas toujours facile de savoir dans quelle catégorie les ranger. Par conséquent, il est impossible d'être exhaustif ; la synthèse reste incomplète et les caractérisations, discutables.

Pour ce qui concerne les mausolées païens, ils connaissent des fortunes diverses au cours de la période envisagée. Certains ont subsisté tout au long de celle-ci, mais nombre d'entre eux ont été méticuleusement démantelés à partir de l'Antiquité tardive, dans un mouvement qui s'est maintenu, à des rythmes variés, tout au long du Moyen Âge. D'autres ont été convertis en églises, pour des raisons qui nous échappent souvent mais où les considérations purement pratiques ont dû jouer un rôle non négligeable. Enfin, certains mausolées antiques ont servi de modèles ou de références pour de nouvelles réalisations (Autun), tandis que d'autres deviennent des marqueurs territoriaux (Saint-Rémy-de-Provence) manifestant l'émergence d'un embryon de conscience patrimoniale.

Si les chrétiens se sont tout d'abord appropriés le modèle du mausolée, les changements des pratiques funéraires privées et publiques amorcés dès les temps paléochrétiens aboutissent à un abandon progressif de ce type de monument à caractère familial, implanté dans une nécropole hors les murs ou aux confins des grands domaines privés. Quelques ultimes avatars se maintiennent bien jusqu'au haut Moyen Âge, mais la période carolingienne semble marquer leur disparition. Ils sont progressivement abandonnés au profit des inhumations dans ou à proximité des églises, lesquelles s'imposent comme la nouvelle forme de sépulture privilégiée, et cela même si des inhumations dissociées de tout édifice cultuel se maintiennent jusqu'à une époque avancée.

Pour la période romane, le petit monument construit sur les reliques de Lazare à Autun pourrait attester que les mausolées conservaient un certain prestige et, en ce sens, il est également possible de mentionner quelques rares cas de mausolées romans situés hors du territoire national. Le plus célèbre est celui de Bohémond († 1111) à Canosa (Apulie). Un autre était accolé au bras nord de l'abbatiale de Vreta, en Suède et était destiné à accueillir les membres de la famille royale³⁸.

Ce type de monument funéraire connaît un – très relatif – regain d'intérêt au cours de la période romane, mais ce sont d'autres modèles de tombeaux de prestige qui vont finalement s'imposer au cours du bas Moyen Âge.

38. Sur ces deux monuments, voir Delle Rose 1997, p. 279.

BIBLIOGRAPHIE

ABRÉVIATION

EFR

École française de Rome.

SOURCES ANCIENNES

Eusèbe de Césarée, *Histoire Ecclésiastique*, II, texte grec et trad. de É. Grapin, Paris, Alphonse Picard et fils, 1911.

Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, éd. et trad. sur le site de l'abbaye Saint-Benoît [URL : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/bibliotheque-monastique/bibliotheque/saints/augustin/citededieu/index.htm>].

Saint Jérôme, *Vie de saint Paul*, éd. et trad. de P. de Labriolle, Vie de Paul de Thèbes et vie d'Hilarion par saint Jérôme, Paris, Bloud et Cie, 1907.

RÉFÉRENCES

Barbier E., Lagorsse K., Duneufjardin P. 2013 : Brive (Corrèze). Places Charles-de-Gaulle et Latreille, *Archéologie médiévale*, 43, p. 288-289.

Barruol G. (dir.) 1996 : *Les premiers monuments chrétiens de la France*, 2. Sud-Ouest et Centre, Paris, Picard, 327 p.

Barruol G. (dir.) 1998 : *Les premiers monuments chrétiens de la France*, 3. Ouest, Nord et Est, Paris, Picard, 366 p.

Brandenburg H. 2005 : *Ancient Churches of Rome. From the fourth to the seventh century*, Turnhout, Brepols, 336 p.

Caillet J.-P. 2012 : Du grand mausolée à l'église : les cas de Rome, *Hortus Artium Medievalium*, 18-2, p. 245-251.

Castorio J.-N., Maligorne Y. (dir.) 2016 : *Mausolées et grands domaines ruraux à l'époque romaine dans le nord-est de la Gaule*, Bordeaux, Ausonius (coll. Scripta Antiqua, 90), 190 p.

Clauss-Balty P. (dir.) 2016 : *Les piles funéraires gallo-romaines du Sud-Ouest de la France*, Pau, Presses universitaires de Pau et des pays de l'Adour, 231 p.

Codou Y. 2012 : Du mausolée à l'église dans l'espace rural provençal : les cadres de la mort des *potentes*, *Hortus Artium Medievalium*, 18-2, p. 317-327.

Codou Y., Colin M.-G. 2007 : L'christianisation des campagnes, in Heijmans M., Guyon J. (dir.), Dossier : Antiquité tardive, haut Moyen Âge et premiers temps chrétiens en Gaule méridionale, *Gallia*, 64, p. 57-83.

Colardelle R. 2012 : Grenoble : mausolées et églises, *Hortus Artium Medievalium*, 18-2, p. 273-281.

Colin M.-G. 2008 : *Christianisation et peuplement des campagnes entre Garonne et Pyrénées (IV^e - X^e siècle)*, Carcassonne, Centre d'archéologie médiévale du Languedoc, 312 p.

Collectif 1985 : *Le tombeau de saint Lazare et la sculpture romane à Autun après Gislebertus. Ville d'Autun. Musée Rolin, 8 juin - 15 septembre 1985*, Autun, Pelux, 143 p.

Collectif 1995 : *Le mausolée antique de Rouen. Fouilles de l'espace du Palais*, Maromme, Musées et monuments départementaux de la Seine-Maritime, 55 p.

Creissen T., Roger J. 2011 : Quelques réflexions sur les remplois antiques en Limousin au cours du Moyen Âge, *Hortus Artium Medievalium*, 17, p. 61-76.

Creissen T. 2014 : La christianisation des lieux de culte païens : « assassinat », simple récupération ou mythe historiographique ? in Van Andringa W. (dir.), Dossier : La fin des dieux. Les lieux de culte du polythéisme dans la pratique religieuse du III^e au V^e s. apr. J.-C. (Gaules et provinces occidentales), *Gallia*, 71-1, p. 279-287.

Crubézy E., Masset C., Lorans É., Perrin F., Tranoy L. 2007 (2^e éd.) : *L'archéologie funéraire*, Paris, Errance, 208 p.

Delestre X., Salviat F. 2015 : *Le mausolée de Saint-Rémy-de-Provence*, Arles, Errance, 176 p.

Duval N. 1991 : L'architecture cultuelle, in Duval N. (dir.), *Naissance des Arts Chrétiens*, Paris, Imprimerie nationale, p. 186-219.

Duval N. (dir.) 1991 : *Naissance des Arts Chrétiens*, Paris, Imprimerie nationale, 434 p.

Duval N. (dir.) 1995 : *Les premiers monuments chrétiens de la France*, 1. Sud-Est et Corse, Paris, Picard, 382 p.

Duval Y., Picard J.-C. (dir.) 1986 : *L'inhumation privilégiée du IV^e au VIII^e siècle en Occident, Actes du colloque tenu à Créteil, 16-18 mars 1984*, Paris, de Boccard, 260 p.

Ferdière A. 2012 : Mausolées et sépultures privilégiées dans le Centre-Ouest à l'époque romaine, in Simon-Hiarnard D. (dir.), *Amor à mort. Tombes remarquables du centre*

ouest de la Gaule, Poitiers, éd. des musées de Poitiers, p. 17-19.

Fiocchi Nicolai V., Biscconti F., Mazzoleni D. 2000 : *Les catacombes chrétiennes de Rome. Origine, développement, décor, inscriptions*, Turnhout, Brepols, (traduction par J. Guyon de l'édition italienne parue en 1999).

Flutsch L., Hauser P. 2006 : Les mausolées d'Avenches-en-Chaplix : mythologie et démolition, in Moretti J.-C., Tardy D. (dir.) 2006, p. 407-418.

Foulquier L., Nectoux E. 2011 : Les pratiques de récupération en Velay, *Hortus Artium Medievalium*, 17, p. 85-93.

Gauthier F., Thomas A. 2010 : Réorganisation spatiale et transferts fonctionnels dans le sanctuaire de Saint-Julien de Brioude au début du VII^e s., in Dubreucq A., Lauranson-Rosaz C., Sanial B. (dir.), *Brioude aux temps carolingiens*, Yssingaux, Phil'print, p. 369-383.

Gualandi S. 2016 : Périurbains ou ruraux : critères d'implantation de quelques mausolées lingons, in Castorio N., Maligorne Y. (dir.), *Mausolées et grands domaines ruraux à l'époque romaine dans le nord-est de la Gaule*, Bordeaux, Ausonius, 190 p.

Guyon J., Heijmans M. 2001 : *D'un monde à l'autre. Naissance d'une chrétienté en Provence. IV^e-VI^e siècle*, Arles, éd. du musée de l'Arles antique, 243 p.

Heijmans M. 2008 : L'évolution topographique : l'apogée de la ville romaine, in Rouquette J.-M. (dir.), *Arles, histoire, territoires et cultures*, Paris, Actes Sud, p. 171-178.

Laubry N. 2016 : Les lieux funéraires dans la Rome ancienne : désignations et configurations (II^e s. av. n. è. - III^e s. de n. è.), in Lauwers M., Zemmour A. (dir.) 2016, p. 75-93.

- Lauwers M. 2016** : Sépulcre, Sépulture, cimetière. Lexique, idéologie et pratiques sociales dans l'Occident médiéval, in Lauwers M., Zemmour A. (dir.) 2016, p. 95-111.
- Lauwers M., Zemmour A. (dir.) 2016** : *Qu'est-ce qu'une sépulture ? Humanités et systèmes funéraires de la Préhistoire à nos jours. XXXVI^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, Antibes, APDCA, 495 p.
- Lavagne H. 2004** : Les blocs sculptés remployés dans la crypte, *Dossiers d'archéologie*, 297, p. 14-15.
- Leblanc R. 1988** : Aux origines de la Paroisse de Parsac (Creuse), *Travaux d'archéologie Limousine*, 8, p. 133-137.
- Lhermite X. 2017** : Le mausolée du 1, rue de la Courtine à Limoges, *Bulletin de l'association pour l'Antiquité tardive*, p. 80-87.
- Liverani P., Spinola G. 2010** : Vatican. La nécropole et le tombeau de Saint-Pierre, Paris, Hazan, 351 p.
- Loustaud J.-P. 2007** : À la recherche des composantes architectoniques de grand appareil d'*Augustoritum*/Limoges, *Travaux d'archéologie Limousine*, 27, p. 63-102.
- Marcoux R. 2016** : La présence du mort ou les enjeux mémoriels du tombeau médiéval, in Lauwers M., Zemmour A. (dir.) 2016, p. 311-325.
- Marot E. 2008** : La pile gallo-romaine de Cinq-Mars-la-Pile (Indre-et-Loire) : réexamen du dossier à la lumière des récentes découvertes, *Revue archéologique du Centre de la France*, 47, 2008 [URL : <http://journals.openedition.org/racf/1174>, mis en ligne le 19/05/2009].
- Mecquenem C. de 2002** : Les cryptes de Jouarre (Seine-et-Marne). Des indices pour une nouvelle chronologie, *Archéologie Médiévale*, 32, p. 1-30.
- Menna M. R. 2006** : Il mosaico con Cristo-Helios nel sepolcro dei Giulii nella necropoli Vaticana, in Andaloro M. (dir.), *L'orizzonte tardoantico e le nuove immagini, Corpus della pittura medievale a Roma. 312-1431*, 1, Milan, Turnhout, Brepols, p. 126-130.
- Michel A. 2012** : Autour de l'identification des mausolées : le cas de Saint-Seurin de Bordeaux, *Hortus Artium Medievalium*, 18-2, p. 283-292.
- Moretti J.-C., Tardy D. 2002** : Inventaire des monuments funéraires de la France gallo-romaine, in Landes C. (dir.), *La mort des notables en Gaule romaine*, Lattes, Imago, p. 27-102.
- Moretti J.-C., Tardy D. (dir.) 2006** : *L'architecture funéraire monumentale : la Gaule dans l'Empire romain. Actes du colloque organisé par l'IRAA du CNRS et le musée archéologique Henri-Prades, Lattes, 11-13 octobre 2001*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 522 p.
- Palazzo-Bertholon B., Treffort C., Grégor T., Bourguell B., Linlaud M. 2010** : Pour une relecture de l'hypogée des Dunes de Poitiers. Approche méthodologique et interdisciplinaire, in Bourgeois L. (dir.), *Wisigoths et Francs autour de la bataille de Vouillé (507). Recherches récentes sur le haut Moyen Âge dans le Centre-Ouest de la France, Actes des XXVIII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Vouillé et Poitiers (Vienne, France), 28-30 septembre 2007*, Saint-Germain-en-Laye, Association française d'archéologie mérovingienne, p. 151-169.
- Paillet J.-L., Tardy D. avec la collab. de Pontet A. 2006** : Les monuments funéraires des Cars en Corrèze : premier bilan des recherches, in Moretti J.-C., Tardy D. (dir.) 2006, p. 445-472.
- Reynaud J.-F., Colardelle R., Jannet-Vallat M., Perinetti R., Privati B. 1989** : Les édifices funéraires et les nécropoles dans les Alpes et la Vallée du Rhône, in Duval N. (dir.), *Actes du XI^e congrès international d'Archéologie Chrétienne. Lyon, Vienne, Grenoble, Genève et Aoste (21-28 septembre 1986)*, Vatican, EFR, vol. 2, p. 1475-1514.
- Raynaud J.-F., Parron I. 1992** : L'église de Saint-Romain-le-Puy (Loire), *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France*, p. 294-237.
- Raynaud J.-F. 2012** : Du mausolée à la basilique funéraire à Lyon : Saint-Just, Saint-Irénée, *Hortus Artium Medievalium*, 18-2, p. 341-352.
- Roger J., Boulesteix L. 2012** : Le pouvoir attractif des mausolées antiques sur la christianisation du monde rural : l'exemple de la partie septentrionale du Limousin, *Hortus Artium Medievalium*, 18-2, p. 293-307.
- Schneider L. 2014** : Les églises rurales de la Gaule (v^e-viii^e siècles). Les monuments, le lieu et l'habitat : des questions de topographie et d'espace, in Gaillard M. (dir.), *L'empreinte chrétienne en Gaule du iv^e au x^e siècle*, Brepols, Turnhout, p. 419-468.
- Schenk-David J.-L. 2003** : Démêler le vrai du faux : un peu de nouveau sur l'évolution du site de Saint-Just à Valcabrière (Haute-Garonne), *Aquitania*, 19, p. 253-266.
- Schenk-David J.-L. 2013** : Valcabrière, Église Saint-Just : court bilan d'une fouille préventive, *Bilan scientifique régional Midi-Pyrénées 2011*, Toulouse, p. 89.
- Sennhauser H. R. 1989** : Recherches récentes en Suisse. Édifices funéraires, cimetières et églises, in *Actes du XI^e congrès international d'Archéologie Chrétienne, Lyon, Vienne, Grenoble, Genève et Aoste (21-28 septembre 1986)*, vol. 2, Vatican, EFR, p. 1515-1534.
- Toubert H. 1990** : *Un art dirigé*, Paris, Cerf, 496 p.
- Van Andringa W. 2018** : Le monument et la tombe : deux façons de mourir à l'époque romaine, in S. Huber, M.-D. Nenna, W. Van Andringa (dir.), *Constituer la tombe, honorer les défunts en Méditerranée hellénistique et romaine*, Alexandrie, Centre d'études alexandrines, p. 381-402.
- Vigot A.-S. 2008** : Poitiers – Nécropole des Dunes, *ADLFI. Archéologie de la France – Informations*, Poitou-Charentes, 2008 [URL : <http://journals.openedition.org/adlfi/1061>, mis en ligne le 1/03/2008].
- Vigot A.-S. 2012** : Mausolées de la Nécropole des Dunes à Poitiers, in Simon-Hiernard D. (dir.), *Amor à mort. Tombes remarquables du centre ouest de la Gaule*, Poitiers, éd. des musées de Poitiers.
- Wyss M. 2015** : Saint-Denis : de l'hypothétique mausolée antique à l'ensemble monumental du premier Moyen Âge, in Pain M.-L. (dir.), *Groupes cathédraux et complexes monastiques. Le phénomène de la pluralité des sanctuaires à l'époque carolingienne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 11-25.
- Young B. K., Perrin P. 1991** : Les nécropoles (iii^e-viii^e siècle), in Duval N. (dir.), *Naissance des Arts chrétiens*, Paris, Imprimerie nationale, p. 94-121.